

# choisir

revue culturelle  
n° 679-680 – juillet/août 2016

## Il est un jardin





## *Il y avait un jardin*

*Il y avait un jardin qu'on appelait la terre.  
Il brillait au soleil comme un fruit défendu.  
Non, ce n'était pas le paradis ni l'enfer  
Ni rien de déjà vu ou déjà entendu.*

*Il y avait un jardin, une maison, des arbres,  
Avec un lit de mousse pour y faire l'amour  
Et un petit ruisseau roulant sans une vague  
Venait le rafraîchir et poursuivait son cours.*

*Il y avait un jardin grand comme une vallée.  
On pouvait s'y nourrir à toutes les saisons,  
Sur la terre brûlante ou sur l'herbe gelée  
Et découvrir des fleurs qui n'avaient pas nom.*

*Il y avait un jardin qu'on appelait la terre.  
Il était assez grand pour des milliers d'enfants.  
Il était habité jadis par nos grands-pères  
Qui le tenaient eux-mêmes de leurs grands-parents.*

*(...)  
Où est-il ce jardin où nous aurions pu naître,  
Où nous aurions pu vivre insouciant et nus ?  
Où est-il ce jardin toutes portes ouvertes,  
Que je cherche encore mais que je ne trouve plus ?*

**Georges Moustaki**





# choisir

n° 679-680 juillet-août 2016

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

## Adresse

rue Jacques-Dalphin 18  
1227 Carouge (Genève)

## Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye  
tél. 022 827 46 76  
administration@choisir.ch

## Direction

Pierre Emonet sj

## Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef  
Céline Fossati, journaliste  
Stjepan Kusar, théologien  
tél. 022 827 46 75  
fax 022 827 46 70  
redaction@choisir.ch

## Conseil de rédaction

Louis Christiaens sj  
Bruno Fuglistaller sj  
Joseph Hug sj  
Jean-Bernard Livio sj  
Etienne Perrot sj  
Luc Ruedin sj

## Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina  
rue du Scex 34 • 1950 Sion  
tél. 027 322 14 60

## Cedofor

Stjepan Kusar

## Abonnements

1 an : FS 95.–  
Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.–  
CCP : 14-379280-5  
Pour l'étranger : FS 100.–  
par avion : FS 105.–  
Prix au numéro : FS 9.–

choisir = ISSN 0009-4994

[www.choisir.ch](http://www.choisir.ch) / [www.jesuites.ch](http://www.jesuites.ch)

## Illustrations

Couverture : © Pascal Deloche / GODONG  
Rosiers blancs, Saint-Sauveur-en-Puisaye  
p. 7 : © Image courtesy of Barjeel Art  
Foundation, Sharjah  
p. 14 : © Victoria and Albert Museum, Londres  
p. 18 : © Lucienne Bittar  
pp. 25-28 : © Frère Jean  
p. 30 : © Collection Gerstenmaier, DR  
p. 34 : © Jean-Jacques Kissling, jikphoto.ch  
p. 42 : © JAS  
p. 44 : © Wilhelm Tell

Les titres et intertitres sont de la rédaction

# sommaire

<b>Editorial</b>	<b>2</b>
L'apôtre des âpotres <i>par Jean-Bernard Livio</i>	
<b>Spiritualité</b>	<b>8</b>
Conduire ou courir ? <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
<b>Bible</b>	<b>9</b>
Les sèves divines <i>par Philippe Lefebvre</i>	
<b>Religions</b>	<b>13</b>
Refuge et délices <i>par Patrick Bittar</i>	
<b>Lettres</b>	<b>17</b>
Adieu forêts, adieu jardins ! <i>par Gérard Joulié</i>	
<b>Méditation</b>	<b>21</b>
La splendeur du simple <i>par Frère Jean</i>	
<b>Arts</b>	<b>29</b>
Flower Power <i>par Geneviève Nevejan</i>	
<b>Politique</b>	<b>32</b>
La Terre de demain <i>par René Longet</i>	
<b>Politique</b>	<b>35</b>
Les idées fleurissent <i>par René Longet et Lucienne Bittar</i>	
<b>Société</b>	<b>37</b>
L'école des jardins <i>par Marianna Massa</i>	
<b>Sciences</b>	<b>39</b>
Source de santé <i>par Alain Calender</i>	
<b>Chronique</b>	<b>44</b>
Jardins intérieurs <i>par Eugène</i>	
<b>Libres propos</b>	<b>47</b>
Dieu et homme <i>par Jerry Ryan</i>	
<b>Livres ouverts</b>	<b>48</b>
Curiosité et profondeur <i>par Marie-Luce Dayer</i>	
<b>Livres ouverts</b>	<b>49</b>
Un géant de l'Histoire <i>par Willy Vogelsanger</i>	

# L'apôtre des apôtres

On le sait depuis peu : on ne se contentera plus de faire « mémoire » au calendrier romain de sainte Marie-Madeleine, mais la liturgie fêtera les 22 juillet Marie de Magdala, comme elle le fait pour la Vierge Marie et pour les apôtres. C'est plus qu'un simple remaquillage d'une sainte trop souvent représentée comme le modèle de la pécheresse à la suite d'une bourde exégétique magistrale du pape Grégoire le Grand (en 591). C'est lui qui conduisit l'Eglise de Rome à faire de toutes les « Marie » (à l'exception de la Vierge) une seule et même femme, et à faire porter à cette « pécheresse » anonyme le nom de Marie de Magdala. L'Eglise orthodoxe, par contre, a toujours fait la distinction entre les différentes Marie.

Les Pères de l'Eglise, pourtant, ne s'étaient pas trompés sur le compte de Marie de Magdala, eux qui lui donnèrent les titres justifiés de « Nouvelle Eve » et d'« apôtre des apôtres ». Mais l'importance que l'Evangile donne à celle qui la première fut présente au tombeau le jour de Pâques ne pouvait être ressentie que comme portant ombre aux Douze, particulièrement à Pierre. De là se développa une mystique subtile : pour magnifier le don extraordinaire du pardon du Fils de Dieu, il importait d'insister sur l'extrême indigence d'une femme pécheresse. Fleurirent alors les cathédrales dédiées à Marie-Madeleine, lieux de pèlerinage incontournables pour pénitents en repentir (Vézelay, la Sainte-Baume ... et jusqu'à la Madeleine de Paris !) et tant d'œuvres d'art sublimes qui soutiennent une certaine piété doloriste.

Cette position, heureusement, a été abandonnée par l'Eglise catholique après Vatican II : en 1969, Paul VI a décrété que Marie de Magdala devait être fêtée comme « disciple », l'Eglise ne considérant plus Marie-Madeleine comme une prostituée repentie ; puis Jean-Paul II a montré, dans *Mulieris dignitatem*, combien cet événement était révélateur de la volonté du Christ de transmettre la vérité divine aux femmes, sur un pied d'égalité avec les hommes ; le pape François aujourd'hui, en soulignant l'importance de Marie de Magdala, modèle authentique d'évangélisation, qui a tant aimé le Christ et que le Christ a tant aimée, nous invite à voir dans le don de Dieu plus l'Amour que le péché.



*Pour les quatre évangiles, Marie de Magdala fut le premier témoin de la Passion du Christ et de la Résurrection. Mais c'est probablement le témoignage de Jean qui est le plus présent dans l'intention du décret du pape François : Marie ne reconnaît pas tout de suite le Christ au tombeau et elle essaie de le toucher, ce qui lui vaut la réplique : « Ne me retiens pas » (Jn 20,17). C'est précisément ce message qu'elle va annoncer aux apôtres et qu'elle continue d'annoncer au monde : le Christ ressuscité ne renonce en rien à sa nature d'homme, mais Lui, l'amoureux par excellence, lui offre et nous offre un Amour infini. Faire de Marie de Magdala l'apôtre des apôtres, c'est révéler combien l'Amour de Dieu s'enracine dans nos amours terrestres, les élevant jusqu'au Sublime.*

**Jean-Bernard Livio sj**

### choisir, un trimestriel !

Chères lectrices et chers lecteurs,

Comme notre directeur Pierre Emonet sj vous l'a annoncé dans sa lettre d'avril, *choisir* deviendra cet automne un trimestriel, édité quatre fois l'an. Ce numéro double de l'été est donc le dernier d'une longue série de mensuels débutée en novembre 1959. Rendez-vous est pris en septembre, où vous pourrez découvrir la nouvelle formule de votre revue, avec sa couverture, sa maquette et son logo innovants !

Plus étoffée, *choisir* développera deux dossiers par numéro, autour de thématiques fortes. Son site [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch) proposera encore plus d'articles d'actualité dans les domaines qui lui sont chers, spiritualité, théologie, politique, société, arts, etc.

Un tournant vous attend, nous attend ! La rédaction est heureuse de le prendre à vos côtés, avec confiance et enthousiasme. Bel été, dans de beaux jardins peut-être !

Lucienne Bittar



---

 ■ Info
 

---

### CICAD déboutée

La Cour européenne des droits de l'homme (CEDH) a rappelé, dans un arrêt rendu le 7 juin dernier, que des propos opposés à la politique de l'Etat d'Israël ne pouvaient pas être sans autres taxés d'antisémitisme. Elle a donné raison à William Ossipow, ancien professeur de l'Université de Genève, accusé d'antisémitisme par la Coordination intercommunautaire contre l'antisémitisme et la diffamation (CICAD).

Dans sa newsletter, la CICAD alléguait que William Ossipow tenait des propos antisémites dans la préface du livre *Israël et l'autre*, un ouvrage collectif sur la place du judaïsme dans la politique de l'Etat d'Israël, paru en 2005 sous la direction du professeur en sciences politiques. Considérant que ces allégations d'antisémitisme représentaient une atteinte à l'honneur, le Tribunal de première instance avait ordonné le retrait de l'article concerné du site de la CICAD et la publication des considérants dans la newsletter de la Coordination. L'auteur de l'article incriminé avait alors déposé un recours contre cette décision auprès du Tribunal fédéral, qui l'avait rejeté. Dans son arrêt, la Cour européenne des droits de l'homme soutient donc la décision du Tribunal fédéral.

Rappelons que William Ossipow a été membre du Conseil de rédaction de la revue *choisir* dans les années 70. (*cath.ch-apic/réd.*)

---

 ■ Info
 

---

### Génocide arménien

Le Bundestag a adopté, le 2 juin dernier, une résolution qualifiant de *génocide* le massacre de près de 1,5 million d'Arméniens par l'Empire ottoman, au début du XX<sup>e</sup> siècle. La même résolution reconnaît la responsabilité de l'Allemagne de l'époque, « alors principale alliée de l'Empire ottoman, qui n'a rien entrepris pour stopper ce crime contre l'humanité ». Le Bundestag emboîte ainsi le pas au président fédéral allemand Joachim Gauck, ancien pasteur originaire de l'ex-RDA, qui avait employé en avril 2015 le mot *génocide* lors d'une commémoration religieuse du centenaire du massacre des Arméniens à Berlin. Il avait évoqué « une coresponsabilité et même, potentiellement, une complicité » de l'Allemagne, et appelé ses compatriotes à faire un « travail de mémoire ». (*La Croix/réd.*)

---

 ■ Info
 

---

### Sondage catholique

« Le monde évolue : votre Eglise également ! » Ce slogan a servi d'en-tête à un questionnaire envoyé en mai par l'Eglise catholique romaine de Genève (ECR) à 180 000 catholiques du canton. Pour Guylaine Antille, responsable de la communication pour le vicariat de Genève, l'objectif du sondage est de déterminer les priorités des fidèles, afin d'optimiser les campagnes d'appels aux dons et de répondre aux attentes au niveau pastoral. Les résultats seront analysés durant l'été et communiqués ensuite par le biais de la lettre d'information ECR-Info et lors d'une présentation spéciale destinée aux employés de l'Eglise. (*cath.ch-apic/réd.*)



---

 ■ Info
 

---

## Grand-Saint-Bernard

« Nous devons prendre soin de cet hospice, car lui prend soin de nous ! » s'est exclamé devant la presse le chanoine José Mittaz, futur ex-prieur de l'hospice du Grand-Saint-Bernard. Avec Christophe Darbellay, président du comité de patronage, ils ont annoncé le 3 juin l'aboutissement de la rénovation des bâtiments, la réouverture de l'auberge et le lancement de la restauration de la promenade des chanoines.

Durant les trois ans de chantier, les fenêtres de la bâtisse ont été remplacées, et les façades ainsi que la passerelle qui relie l'auberge à l'hospice restaurées. La muséographie du trésor de l'hospice a été renouvelée. « Il s'agissait autant de sauvegarder un bâtiment qui avait vieilli que d'effectuer une mise aux normes devenue urgente », a rappelé Christophe Darbellay. « Avec cette auberge refaite, nous avons mis un superbe outil à la disposition des futures générations. » *(cath.ch-apic/réd.)*

---

 ■ Info
 

---

## Coopération suisse

À une courte majorité (98 oui contre 93 non), la Chambre basse a décidé de suivre la proposition du Conseil fédéral sur la coopération internationale 2017-2020. Autrement dit, la Suisse va allouer 0,48 % de son revenu national brut (RNB) à l'aide au développement. Dans un communiqué, *Alliance Sud* s'est réjouie que « des demandes pour détourner l'aide au développement de son but en faveur de la politique d'asile n'aient pas trouvé de majorité dans cette votation. » Elle a toutefois regretté

que le Conseil national n'ait pas réussi à imposer l'allocation de 0,5 % du RNB à la coopération internationale et a rappelé que la Suisse avait pourtant promis, à plusieurs reprises, lors de différentes conférences internationales, d'y consacrer 0,7 %. *(com./réd.)*

---

 ■ Info
 

---

## Indonésie Forêts en danger

À l'occasion de la Journée mondiale de l'environnement du 5 juin dernier, l'archevêque de Djakarta, Mgr Suharyo, a attiré l'attention sur la situation dramatique des forêts indonésiennes, une situation qui s'est aggravée ces 45 dernières années.

« Depuis 15 ans, près de 100 000 hectares ont été perdus à cause de la production d'huile de palme. La déforestation et la pollution ont causé d'importants dommages, surtout sur les îles de Sumatra, Kalimantan et Papua », a souligné l'archevêque. Mgr Suharyo a fait quelques suggestions à ses fidèles, comme utiliser des matériaux recyclables au lieu du plastique et apprendre à trier les ordures. « Chaque catholique devrait adopter ces pratiques, dans chaque couvent, presbytères ou école », a souligné le prélat.

Depuis quelques années, l'archevêché de Djakarta est très impliqué dans les défis environnementaux de la ville. Il a déjà lancé plusieurs initiatives. *(Radio Vatican/réd.)*

---

 ■ Info
 

---

### Ecole et réfugiés

Dans un rapport publié à l'occasion du *Sommet humanitaire mondial d'Istanbul* des 23 et 24 mai dernier, l'UNESCO et le Haut commissariat des Nations unies pour les réfugiés ont signalé que seuls 50 % des enfants réfugiés fréquentent l'école primaire, et 25 % l'enseignement secondaire. Les taux d'inscription à l'école primaire dans les localités où résident de fortes communautés de réfugiés, comme en Egypte, en Iran ou au Yémen, sont en moyenne de 80 %. Mais ils ne sont que de 50 % en Ethiopie et de 40 % au Pakistan.

La situation est particulièrement déplorable pour les fillettes, par exemple dans le camp kenyan de Kakuma, ou dans la province irakienne de Najaf où 81 % des adolescentes de 15 à 17 ans ne fréquentent pas l'école. Cette fracture liée au sexe est encore plus marquée en Afghanistan où seul 1 % des filles sont scolarisées contre 20 % des garçons. (*fides/réd.*)

---

 ■ Info
 

---

### « DB » devient « Public Eye »

A près de 90 %, les membres de l'ONG suisse la Déclaration de Berne (DB) ont accepté de modifier les statuts de l'organisation pour la rebaptiser Public Eye. Un changement de nom qui sera officialisé en septembre 2016. Cette décision est le fruit d'un long processus d'analyse et de réflexion sur l'identité de l'association. « Le nom Déclaration de Berne est peu explicite, suscite de fausses associations et ne permet pas de positionner l'organisation comme un acteur unique dans les différentes régions linguistiques »,

peut-on lire sur le site de la DB. « Pour les jeunes en particulier, ce nom est peu évocateur. Or nous devons aussi sensibiliser et mobiliser les nouvelles générations, afin de continuer à faire entendre notre voix à l'avenir. »

Après avoir étudié plus d'une centaine de propositions, les membres présents lors du vote sont arrivés à la conclusion que le nom le plus pertinent était Public Eye, un nom qui fait écho à Public Eye on Davos, une action percutante qui a fortement marqué l'histoire de la DB de ces quinze dernières années. (*com./réd.*)

---

 ■ Info
 

---

### Oasis suisses

Les 10 et 11 septembre prochains, la 23<sup>e</sup> édition des *Journées européennes du patrimoine* sera consacrée aux « Oasis des villes, oasis des champs ». L'idée est d'attirer l'attention sur ces havres de paix - jardins historiques, parcs paysagers, places, cimetières, cités-jardins, jardins botaniques, jardins et parcs de grandes entreprises ou paysages humanisés - qui apportent une contribution essentielle à la qualité de la vie, dans une Suisse en pleine croissance démographique et urbaine. Durant les deux jours de la manifestation, le public sera invité à profiter pleinement de ces oasis, à s'y plonger, à s'y ressourcer et à découvrir une part plaisante et étonnamment riche de notre patrimoine. (*com./réd.*)

Programme sur [www.venezvisiter.ch](http://www.venezvisiter.ch)



■ Info

### Jardin de la miséricorde

Un *Jardin de la miséricorde* a été inauguré en mai, à Amman, au Centre Notre-Dame de la paix. Financé à la demande du pape François avec des offrandes des fidèles recueillies auprès du Pavillon du Saint-Siège à l'Expo Milano 2015, ce projet est un signe concret de la sollicitude pastorale du Siège apostolique et des Eglises locales envers les populations du Proche-Orient.

« Le *Jardin de la miséricorde*, a souligné Mgr Alberto Ortega Martin, nonce apostolique en Jordanie et en Irak, n'est pas seulement un lieu où les réfugiés et les personnes nécessiteuses peuvent trouver un travail et un salaire. Il peut également devenir un lieu de dialogue et de rencontre entre personnes de religions différentes, selon ce qu'a écrit le pape dans la *Bulle d'indiction* du Jubilé de la miséricorde ». (*fides/réd.*)

■ Info

### Jardin des pharaons

En Egypte ancienne, à l'époque du Nouvel Empire (1550 à 1069 av. J.-C.), les végétaux avaient une grande importance. Des plantes étaient signes de pouvoir. Elles étaient cultivées à l'usage des vivants ou pour accompagner les morts.

Jusqu'au 30 octobre, à Lausanne, une exposition des Musée et Jardin botaniques cantonaux nous promène dans le *Jardin des pharaons*. Elle débute au Jardin botanique, où elle présente les plantes vivantes en extérieur, et se poursuit au Musée, qui expose les très rares guirlandes de fleurs trouvées

dans les tombes ainsi que des objets de l'Egypte ancienne. Elle décrit le travail des archéobotanistes qui continuent à décoder aujourd'hui les restes végétaux. Cette exposition se focalise sur des empires aux fonctionnements avancés, mais tributaires des aléas climatiques et des crues du Nil, et nous renvoie ainsi au monde occidental actuel, dans le contexte de changements climatiques rapides. (*com./réd.*)

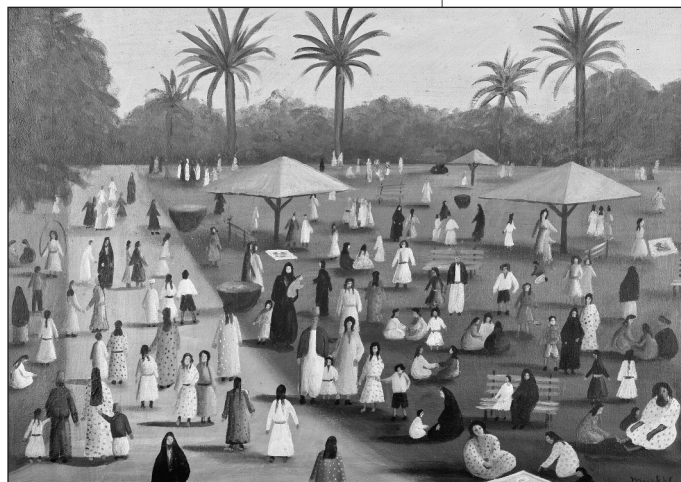
Programme sur [www.botanique.vd.ch](http://www.botanique.vd.ch)

■ Info

### Jardins d'Orient

Jusqu'au 25 septembre, l'Institut du monde arabe de Paris accueille ses visiteurs à l'ombre des orangers, des cyprès et des oliviers, les invitant à se faufiler dans les « Jardins d'Orient ». A l'intérieur du bâtiment, pas de plantes, pas de rosiers damascènes, pas de jardin de Babylone. Des galeries d'explications et des tableaux magnifiques retracent l'histoire des jardins orientaux. Une exposition à découvrir avec les cinq sens ouverts. (*com./réd.*)

Marguerite Nakhla,  
« Scène dans le parc »,  
vers 1940



# Conduire ou courir ?

*Au cours d'une promenade que je fais de temps en temps, je passe à côté de jardins familiaux. Au fil des mois et des saisons, je peux constater l'évolution des parcelles. Certaines voient leurs locataires passer régulièrement, presque en toute saison : tout est bien rangé ; parfois ils profitent d'un jour de douceur pour faire une grillade, même en hiver. D'autres jardiniers semblent s'y rendre essentiellement en vue des travaux et des récoltes, comme si leur coin était d'abord un lieu de production. Je me suis demandé si ces différences d'attitudes face à la détente étaient propres aux jardiniers. Au fond, je crois que c'est vrai pour presque tous les passe-temps.*

*A chacun ses expériences. Pour les uns, le sport est générateur de détente, pour d'autres, au contraire, il est source de tension. Conduire, lire n'ont pas les mêmes effets sur chacun. Pourquoi de telles différences ? Parce que nous sommes tous uniques, bien sûr, et heureusement ! Mais peut-être aussi parce que nous ne nous investissons pas tous de la même manière. Pour certains, se relaxer revient à pratiquer à fond un passe-temps qui marque une rupture avec l'ordinaire, pour d'autres, cela consiste à musarder ou à se laisser vivre. Toutefois, quels que soient l'occupation et le tempérament, ce qui détend a quelque chose d'investi (peut-être faut-il dire de décidé).*

*N'est-ce pas contradictoire ? Un passe-temps peut-il être « investi » ? Ne se transforme-t-il pas, dès lors, en une forme de travail ou de contrainte ? En fait, je pense que nous ne pouvons pas nous détendre à moitié ; il ne faut pas s'illusionner. Comme le dit l'Évangile : « Que votre parole soit oui, oui, non, non » (Mt 5,37).*

*Il s'agit donc de se préserver des temps et des espaces de répit. Si ces moments ne sont pas « protégés », ils se retrouveront rapidement réinvestis dans des occupations qui ne relaxent pas, comme du travail ou des soucis. Le défi est donc aussi de découvrir que moins, c'est parfois plus. En réservant de l'espace dans nos vies pour la détente, nous serons peut-être moins longtemps à l'œuvre au travail, mais nous utiliserons probablement mieux ce temps. Nous serons plus efficaces car moins stressés.*

*C'est peut-être là l'occasion de revisiter un vieux concept, qui sent un peu le renfermé mais qui est bien plus important que nous le pensons : la vertu. Être vertueux, ce n'est pas être gentil ni prude, mais c'est être déterminé dans la voie que nous suivons. Au jour d'aujourd'hui, la détente relève sûrement aussi de la « vertu » !*

**Bruno Fuglistaller sj**



# Les sèves divines

## « Pensant que c'était le jardinier » (Jn 20,15)

●●● **Philippe Lefebvre op**, Fribourg  
 professeur d'Ancien Testament à l'Université de Fribourg

Dans le célèbre chapitre 20 de l'évangile selon saint Jean, Marie, la première, rencontre le Christ ressuscité seule à seul. Eplorée, elle a cherché en vain le Seigneur dont le corps ne se trouve plus dans le tombeau. Après diverses péripéties, elle est abordée par Jésus lui-même : « Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? » Marie alors, « pensant que c'était le jardinier, lui dit : Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et moi j'irai le prendre » (Jn 20,14-15). On connaît la suite : Jésus se contente de l'appeler par son nom : « Marie » et elle, « s'étant retournée, lui dit en hébreu : *Rabbouni*, ce qui veut dire Maître » (Jn 20,16). J'aimerais m'arrêter sur cette énigmatique mention du jardinier.

### Verdict des universitaires

Le dernier en date des commentateurs en langue française de notre évangile, l'éminent Jean Zumstein, consacre étonnamment fort peu de phrases à ce mot de Marie. Lui qui décortique

patiemment le texte, verset par verset, en 750 pages, n'accorde à cette expression - « pensant que c'était le jardinier » - que deux ou trois lignes et une petite note.<sup>1</sup> Il affirme en particulier que « la réplique de la disciple contient un élément grotesque » : demander au Seigneur lui-même où est le Seigneur apparaît comme un de ces malentendus dont on trouve d'autres exemples dans l'évangile de Jean. La note qui vient corroborer ses dires se fait l'écho du grand Rudolf Bultmann, qui parle en cet endroit de la « sottise » de Marie (*ihre Torheit*). Machisme universitaire ? Pourtant Marie a immédiatement compris. Entendant prononcer son nom par celui qu'elle cherchait, elle lui répond aussitôt ; puis, recevant sa mission de Jésus, elle va vers les disciples leur annoncer ce que la majorité d'entre eux aura bien du mal à comprendre : que le Père de Jésus est leur Père, et donc que la résurrection de leur « frère » les entraîne avec lui dans la Vie.

Comparée à la rencontre matinale avec Marie, la visite de Jésus à ses disciples, le soir du même jour, est très différente. Marie est au jardin, disponible pour toute rencontre ; les disciples sont enfermés entre eux, dans une maison. Marie court, parle, répond ; d'eux, on n'entend aucune parole. De plus, l'un des disciples, Thomas, est

*Lorsque Marie, la première, rencontre le Seigneur ressuscité, elle voit en lui un jardinier. Est-ce une méprise ou au contraire la manifestation de son profond enracinement en l'être de Dieu, auquel, depuis le premier jour, le Créateur nous appelle et nous forme ?*

1 • **Jean Zumstein**, *L'évangile selon saint Jean (13-21). Commentaire du Nouveau Testament IV b*, Labor et Fides, Genève 2007, p. 278 (voir aussi p. 281). Le premier volume, *L'évangile selon saint Jean (1-12)*, est paru en 2014.

absent. Bref, Marie semble bien davantage en état d'éveil que ne l'est le groupe des hommes. Elle est présente à l'heure et au lieu qu'il faut : ce jardin, au petit matin.

Pourquoi est-elle venue ? L'évangile ne le dit pas. C'est souvent un bon signe dans la Bible quand la présence d'un personnage ne découle pas de bonnes raisons, bien ... raisonnables. Qui a poussé Marie à être là, à ce moment et en ce lieu ? Devinez ! On peut donc émettre l'hypothèse que ce qu'elle dit et fait est à prendre au sérieux.

Si elle parle de jardinier, elle se trompe ... mais comme le font les mages qui cherchent le roi des Juifs à Jérusalem (Mt 2). C'est vrai que pour l'heure il se trouve à Bethléem, mais sa proclamation comme roi paradoxal aura bien lieu à Jérusalem (en particulier sur un écriteau officiel placé sur une certaine croix). Les mages font donc une espèce de faux pas dans le temps, qu'on appelle habituellement « prophétie ». On trouve d'autres exemples dans la Bible d'« erreurs » analogues, qui nous centrent sur une vérité urgente et qui ouvrent l'espace et le temps.

## Retour sur le commencement

Pour mieux comprendre la « méprise » de Marie de Magdala, il est bon de lire l'ensemble du chapitre où ce personnage apparaît. Une ambiance de commencement est d'emblée suggérée, qui rappelle le début de la Genèse. Nous sommes au premier jour de la semaine, et « il y avait encore des ténèbres ». Cette phrase est souvent traduite de façon banale : « il faisait encore sombre » ; mais il faut garder la puissance des mots ! Les ténèbres du début de la création affleurent ici, ces

ténèbres dans lesquelles Dieu a fait surgir la lumière et a ainsi institué le premier jour. On peut certes rétorquer que notre texte ne fait que donner un renseignement temporel : *tout simplement*, cela se passe très tôt le matin. Mais précisément la Bible procède de telle sorte qu'un matin ordinaire de début de semaine suffit, *tout simplement*, à nous relier au commencement du monde.

Et puis, nous nous trouvons dans un jardin : deux versets avant le début du chapitre 20, il est précisé que « dans le lieu où Jésus avait été crucifié il y avait un jardin et dans ce jardin un tombeau neuf où personne n'avait encore été déposé » (Jn 19,41). Le récit de la passion de Jean nous fait venir d'ailleurs d'un premier jardin, « de l'autre côté du torrent du Cédron » (Jn 18,1), un endroit que les synoptiques appellent Gethsémani. Jésus s'y rendra avec ses disciples et c'est là qu'il sera arrêté, puis conduit en différents lieux, jusqu'au jardin où il sera finalement enseveli.<sup>2</sup>

Or ce dernier jardin nous ramène, là encore, aux débuts de la Bible. Dès le chapitre 2 de la Genèse, on voit Dieu planter un jardin magnifique ; il y installe l'homme, Adam, qu'il a façonné. Puis il plonge cet homme dans un sommeil étrange et l'opère : il lui retire une côte, qu'il « bâtit en femme ». Il amène cette femme jusqu'à cet homme et ce dernier se met alors à parler, lançant pour la première fois dans la Bible les noms de *femme*, puis d'*homme* pour désigner désormais les humains sexués (Gn 2,21-23).

2 • Le mot grec chez Jean pour le jardin est *képos*, un terme courant. Dans la Genèse hébraïque, on a aussi un mot courant pour le jardin d'Eden : *gan*, qui désigne un lieu enclos. La *Septante*, traduction grecque commencée au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, rend ce mot par *paradeisos*, qui donnera « paradis ». Voir l'article de **Patrick Bittar**, aux pp. 13-16 de ce numéro. (n.d.l.r.)

Dans notre chapitre de Jean, une mise en scène analogue se manifeste peu à peu : une femme dans un jardin est à la recherche d'un homme, qu'elle ne trouve pas d'abord. Cet homme est mort, mais bientôt, éveillé de son sommeil qu'on pensait définitif, il la rencontre et lui parle face à face. Cet homme, comme Adam, a été blessé au côté (Jn 19,34). En tout cela, Jean poursuit sa méditation sur le début de la Genèse qu'il a entamée dans le prologue (« au commencement... » : en Jn 1,1 comme en Gn 1,1) et qu'il poursuit le long de son évangile (pensons aux noces de Cana - la rencontre d'un homme et d'une femme - ou au Dieu jardinier qui a planté une vigne étonnante).

La scène inaugurale d'un homme endormi, d'une femme qui vient vers lui et de Dieu qui les donne l'un à l'autre se retrouve ailleurs dans la Bible, à plusieurs reprises, avec toutes sortes de variantes. Par exemple celle de Jacob qui fuit la colère de son frère (Gn 28) : s'endormant à Béthel, il voit une échelle chargée d'anges et entend le Seigneur qui lui parle et l'assure de sa présence protectrice ; au réveil, il rejoint la maison de son oncle Laban et découvre Rachel, celle qui deviendra sa femme bien-aimée. Ou celle du début de l'évangile de Matthieu, où Joseph, dans son sommeil, entend un ange lui dire au nom de Dieu qu'il peut prendre Marie chez lui (Mt 1).

Ainsi notre scène johannique n'apparaît pas comme une vague allusion à la scène inaugurale de la Bible ; elle s'y enracine manifestement et s'inscrit de surcroît dans le déploiement que cette scène fondamentale a connu, à travers les histoires humaines et leurs multiples paramètres. Or qu'est-ce qui est en jeu dans la rencontre - la toute première et les autres - que vivent un homme et une femme ? Beaucoup de

choses en vérité ! Je n'en retiendrai que deux : l'acclimatation de Dieu à la chair et la question de la vie.

## De père en fils

Si l'on relit le deuxième chapitre de la Genèse, on prend conscience d'un étrange agenda : Dieu façonna l'homme, puis il « planta un jardin en Eden, du côté de l'est, et il y mit l'homme qu'il avait façonné ». Après quoi « il fit germer du sol toutes sortes d'arbres » (Gn 2,7-9). Pourquoi n'avoir pas *d'abord* créé le milieu de vie, pour y placer l'homme *ensuite* ? Quand on sait les efforts, les soins et le temps que demandent l'agencement et la croissance d'un parc, on demeure perplexe. La réponse est suggérée par le texte : le jardin s'élabore en présence de l'homme, qui s'initie aux gestes de Dieu qui boise et qui prend soin ; et au terme d'une période non précisée, il est dit que « le Seigneur Dieu prit l'homme et le déposa dans le jardin d'Eden pour le travailler et le garder » (Gn 2,15). Certes l'homme y a été « placé » d'emblée, mais ce n'est qu'après avoir longuement accompagné Dieu dans sa patiente œuvre horticole qu'il est passé de l'état d'apprenti à celui de maître. D'où la solennité de l'expression employée : « Dieu le prit et le fit reposer dans le jardin. »

C'est une sorte d'intronisation : après avoir fréquenté le Seigneur, après s'être accoutumé à son style et avoir incorporé ses gestes, l'homme peut poursuivre l'œuvre de Dieu. Il est devenu jardinier, successeur et collaborateur du jardinier divin. De même il a acquis une faculté que Dieu seul mettait en œuvre jusqu'ici : il nomme. Dieu, en effet, lui amène les animaux auxquels il donne un nom (Gn 2,19-20), de même

que Dieu lui-même, dans le premier chapitre, conférait un nom à chaque réalité qu'il créait. En voyant l'homme œuvrer, c'est Dieu qu'on voit en lui. Qui a vu Adam, a vu celui qui l'a créé, éduqué, formé.

### La mort en ce jardin<sup>3</sup>

Une fois au jardin, Adam reçoit l'ordre de manger de tous les arbres, à l'exception de celui de la connaissance du bien et du mal, planté en son centre : « le jour où tu en mangeras, dit le Seigneur, de mort tu mourras » (Gn 2,17). N'en disons qu'un mot. Dieu dit aux humains qu'il vient de créer : « Fructifiez et multipliez... » (Gn 1,28). Si les humains ont à porter du fruit, l'arbre de la connaissance incarne ce qu'ils sont appelés à devenir : des êtres enracinés qui porteront des fruits de connaissance. Ils sont, par l'arbre, renvoyés à leur propre intériorité de créatures et mis en demeure de découvrir peu à peu, en eux, les mille cheminements selon lesquels ils produiront eux aussi des fruits vivifiants. Mais sur quel sol nourricier l'humain doit-il être planté pour parvenir à cette fécondité ? Notre texte nous l'a déjà montré. Fréquenter le Dieu proche, en reprendre les gestes, étrenner le pouvoir divin de nommer, s'émerveiller dans la rencontre nuptiale qui fera d'un homme et d'une femme l'image unifiée de Dieu : autant d'actes qui enracinent l'humain dans ce riche terreau qu'est l'être de Dieu. Le véritable jardinier devient en quelque sorte les plantes qu'il cultive. Inutile de voler le fruit de l'arbre puisque chacun peut porter du fruit en étant irrigué, innervé par la vie de Dieu ! Le Christ le dit au cœur de l'évangile de Jean : « Je suis la vigne et vous êtes les sarments » (Jn 15,1ss).

On sait que le chapitre 3 de la Genèse, où le serpent susurre ses suggestions, manifeste la vieille tentation : croire que ce qui est désirable est hors de soi et que cela nous manque, alors que tout fruit excellent peut être produit par soi - un soi vivifié par les sèves divines. Le jardinier oublie là sa vocation. Or dans un monde où l'on se coupe de l'humus et des sucs de Dieu, on meurt de mort, comme Dieu l'a annoncé.

### Une femme justifiée

En ce nouveau commencement du monde que la résurrection inaugure, Marie de Magdala prend Jésus pour le jardinier, dans ce jardin où elle cherche l'homme qu'elle a connu et aimé. Et ce faisant elle voit juste.<sup>4</sup>

Encore marquée par la mort, elle voit d'abord l'adam jardinier qui, peut-être, a pris le corps - ce fruit de vie ; et puis, à l'appel de la voix aimée, elle reconnaît l'adam jardinier dont l'humanité manifeste les gestes, les mots, la vie de Dieu. Elle l'appelle alors *Rabbouni*, parce qu'il donne des fruits de connaissance, et elle se trouve complètement justifiée : elle ne s'est pas méprise en voyant en lui un jardinier, elle a eu totalement raison de se trouver là. Elle partage avec lui le bonheur d'« être la chair de sa chair », comme Dieu l'annonça au commencement, dans le jardin.

Ph. L.

3 • Titre d'un film de Bunuel, sorti en 1956, traduction exacte de l'espagnol.

4 • Sur Marie en Jean 20, voir **Philippe Lefebvre** et **Viviane de Montalembert**, *Un homme, une femme et Dieu. Pour une théologie biblique de l'identité sexuelle*, Paris, Cerf 2007, pp. 395-407.



# Refuge et délices

## Un lieu clos, ouvert sur le Ciel

●●● **Patrick Bittar**, Paris  
réalisateur de films

Pendant des centaines de millénaires, l'environnement naturel a été sinon hostile, du moins dangereux pour le genre humain. Pour survivre, il s'agissait de manger l'autre et d'éviter d'être mangé. L'idée qui nous intéresse est née aux confins d'une région aride, où la survie était particulièrement ardue. Comme pour montrer sa puissance, c'est là que l'homme a voulu créer un espace naturel où il règnerait en maître et qu'il aménagerait selon son bon plaisir. Il lui a fallu commencer par protéger cet espace des prédateurs en tous genres, et le séparer du reste du monde - celui de la survie - par une clôture. Ce lieu, c'est le jardin.

Le mot jardin a une racine indo-européenne, *ghorto*, qui signifie enclos. Dans de nombreuses langues, ses dérivés ont conservé cette notion : le celtique *gard*, le grec ancien *khortos*, le latin *hortus*, l'allemand *garten*, l'italien *giardino*, le roumain *guard*, le lituanien *gardas*, le russe *ogorod*... Cette racine indo-européenne a eu un autre dérivé latin, *cohors*, signifiant l'enclos, la basse-cour, qui a donné en français le mot cour.

Annexes à ciel ouvert d'une habitation, la cour et le jardin sont ainsi définis par la clôture, qui délimite mais surtout sépare. Le jardin est un lieu clos et ... à part. On comprend qu'il ait eu à l'origine un caractère sacré, par opposition au profane, à l'ordinaire, à l'utilitaire.

Par sa fermeture à l'horizontale et son ouverture à la verticale, le jardin pouvait être considéré comme un réceptacle naturel du sacré, un lieu d'accueil *ici-bas* de la présence de l'*au-delà*.

### Oasis de Mésopotamie

Le jardin serait né en Mésopotamie, il y a environ cinq mille ans, quand l'acclimatation du palmier a rendu possible la création d'oasis, des zones de végétation limitant l'évaporation et maintenant l'humidité constante nécessaire à la survie de plantes fragiles. Ces conquêtes techniques servent en priorité la culture des fleurs et des arbustes d'ornement adressés aux divinités, qu'il faut apaiser avec magnificence. La production de plantes destinées à la nourriture des hommes ne vient qu'ensuite. Le jardin des origines serait donc le lieu d'une offrande propitiatoire pacifique, non sanguinaire, contrairement aux rituels dont la violence a fondé nombre de cultures humaines. Le jardin offre par là l'exemple d'un rapport paisible au sacré.

Quoi qu'il en soit de la destination du jardin, divine ou humaine, la clôture délimite un territoire où règne la sécurité, la paix, et qui est destiné au bien-être, aux plaisirs. Là où le sable et le vent brûlants ne rencontrent sur leur passage que serpents et chacals ainsi

« *Les jardins ne sont pas innocents, ce sont nos paysages intérieurs qui toujours s'y inscrivent, notre rapport aux hommes, au monde et à Dieu.* »

Michel Le Bris,  
« *Le Paradis Perdu* »  
(1981)

que de rares plantes grasses, le jardin n'est possible qu'entouré d'un mur d'enceinte. Tout y apparaît d'autant plus merveilleux et délicieux que l'environnement est aride et hostile.

Arabes et Persans ont nourri à l'égard des jardins une véritable passion, dont témoignent *Les Mille et une Nuits*, évoquant tantôt des jardins fabuleux, tantôt des jardins réels, remplis d'arbres chargés de fruits et parcourus de ruisseaux d'eau douce et claire. Et le psalmiste hébreu de chanter à Yahvé : « Heureux les hommes qui ont en toi leur force, lorsqu'ils traversent la vallée des larmes, ils en font une oasis » (Ps 84).

A l'époque où le récit biblique de la Genèse est mis en forme, sous le règne du roi David ou de son successeur Salomon, entre le XI<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> siècle av. J.-C., la tradition des jardins royaux est déjà bien implantée au Moyen-Orient. Il est donc probable que le jardin d'Eden contienne des réminiscences de ces jardins de prestige. La Bible dit

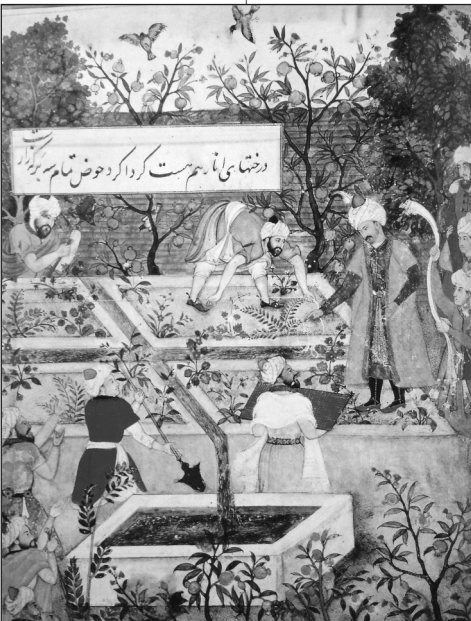
que le jardin des origines, où vivent un moment Adam et Eve, est planté « en eden ». Ce mot est sans doute emprunté au sumérien, la plus ancienne langue écrite, où il signifie *steppe, désert*, nature sauvage donc, non cultivée, par opposition aux villes. Or en hébreu, il a une autre signification : *jouissance, délices*. Ainsi le jardin planté « en eden », dans un univers hostile, est devenu un « jardin d'Eden », de délices, par un déplacement de l'attention du dehors au dedans. Ce jardin des délices fut pendant des siècles considéré par l'Occident chrétien comme le paradis, un mot qui lui-même vient de l'ancien persan où il signifie ... enclos ! Son dérivé grec *paradeisos* désigne d'ailleurs l'enclos pour les bêtes sauvages du roi ou du prince.

## Fécondés par le vent

Mais alors que le paradis terrestre de la Bible était ouvert sur le pays d'Eden, le jardin idéal dans l'Occident médiéval devient l'*hortus conclusus*, le jardin clos, dont la conception est inspirée de l'Ancien Testament. Pourquoi cette fermeture ?

D'après le récit biblique de la Chute, après avoir chassé Adam et Eve hors du paradis, Dieu « posta les chérubins à l'Orient du jardin d'Eden avec la flamme de l'épée foudroyante pour garder le chemin de l'arbre de vie » (Gn 3,24). Dès lors, si un lieu de paix et de bonheur absolu pouvait être aménagé sur terre, il ne pouvait être que séparé du reste du monde, malheureux et pécheur. D'où la clôture. Cette conception s'est aussi fondée sur la traduction du Cantiques des Cantiques : « Elle est un jardin bien clos, ma sœur, ô fiancée, un jardin bien clos, une source scellée. »

L'Empereur Babûr supervisant les plantations du Jardin de la fidélité, XVI<sup>e</sup> siècle, art moghol



En tous cas, le jardin dont disposent la plupart des monastères au Moyen Age est presque toujours clos. L'insécurité des temps enjoint de cacher les légumes et les ressources du monastère, y compris aux yeux des lapins et autres herbivores sauvages. La clôture en osier, en noisetier ou en houx tressé, permet de créer un microclimat favorable à la végétation. Mais surtout, la vocation fondamentale du moine est de vivre seul, en intimité avec Dieu, même s'il partage avec une communauté de frères ce choix radical, de cœur à cœur continuuel avec l'invisible Amour.

Ainsi les monastères au Moyen Age ne peuvent se concevoir sans un jardin, pour des raisons à la fois utilitaires et symboliques : le jardin est non seulement pour la communauté un moyen d'assurer sa subsistance et de vivre en autarcie, mais c'est aussi un espace de méditation où la nature renvoie à son Créateur, un lieu où peut s'établir une relation intime spirituelle. Symbole de la pureté, lié à la figure de la Vierge, le jardin clos de l'Eglise médiévale est fécondé par les vents qui amènent le pollen du ciel.

Cette pureté n'exclut d'ailleurs pas la fête des sens. « Car si la providence du Créateur a donné aux choses tant de qualités diverses, c'est afin que chaque sens humain y trouve son plaisir propre », écrit Hugues de Saint-Victor, un influent chanoine du XII<sup>e</sup> siècle.<sup>1</sup>

En dehors des monastères, les princes et les poètes chérissent l'*hortus deliciarum*, l'autre jardin idéal inspiré de l'Eden. L'attention est portée ici sur les plaisirs terrestres. Et l'amour chanté par les troubadours est l'amour courtois, autrement dit l'amour adultérin, interdit. Les jardins sont propices aux rencontres galantes, sur un banc, à l'ombre d'une tonnelle ou au rythme de la lente déambulation...

A la Renaissance, on passera de l'*hortus conclusus* au jardin ouvert. Les peintres qui représentent l'histoire d'Adam et Eve intègrent alors les scènes dans de vastes paysages. Mais en réalité, même les jardins de la Rome antique ou de la Renaissance européenne, qui étaient ouverts sur le paysage, étaient inaccessibles de l'extérieur. Clôture et portes restent des conditions du jardin et continuent d'établir une ligne de démarcation matérielle et symbolique entre un dedans et un dehors.

## Microcosme personnel

Aujourd'hui, en Occident, si le jardin clos a perdu son caractère sacré, il reste toujours ce lieu agencé de façon à vivre une intimité paisible et heureuse en extérieur. « C'est l'amitié respectueuse avec les plantes qui caractérise l'horticulture, par opposition à l'agriculture. C'est une culture de la non-violence. C'est pourquoi s'instaure au jardin une relation très personnelle, très intime avec les plantes », écrit Sylvie Nail, professeur de civilisation britannique à l'Université de Nantes.<sup>2</sup> « Pour la grande majorité, poursuit-elle, le jardin est devenu un cadre de la vie familiale. En effet, la découverte majeure des Anglais, ces trente dernières années, a été la séparation entre le

**Patrick Bittar**, *Entre Eden et paradis*, une série documentaire en DVD sur le jardin, Paris, Azalé/Ora et Labora 2014.<sup>3</sup>

*Ora et labora in horto*, un film sur le skite Sainte-Foy (voir pp. 21-28) Paris, Jade 2014

1 • *Didascalicon*, PL. CLXXVI, col. 739-812, (vers 1135).

2 • « Jardiniers anglais, entre conformisme et création », in **Hervé Brunon**, *Le Jardin, notre double*, Paris, Autrement mars 1999, 296 p.

3 • Cf. **Marie-Luce Dayer**, « Le chant du jardin », in *choisir* n° 667-668, juillet-août 2015. A lire aussi sur [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch). (n.d.l.r.)

jardinage comme activité et le jardin comme lieu de vie. La première qualité que ses usagers apprécient dans le jardin derrière la maison est l'intimité qu'il dispense. Il n'est donc pas surprenant que la première intervention des propriétaires d'une maison neuve consiste en la plantation d'une haie (...) Le jardin n'est pas tant apprécié comme rapport avec la nature que comme refuge contre un monde ressenti comme agressif. Dans l'Angleterre contemporaine, l'une des sociétés les plus urbanisées du monde, le jardin de derrière est un havre où l'on retrouve le rythme naturel des saisons, d'autant plus précieux qu'il s'oppose à la vie trépidante des villes. C'est l'endroit privilégié des retrouvailles avec soi-même dans un espace en plein air, mais à l'abri des interférences extérieures. »

Microcosme personnel... Lieu où se joue quelque chose de l'intime... L'expression *jardin secret* est presque un pléonisme si l'on se réfère à la racine latine de secret, *secernere*, qui

« Le jardinet du Paradis »  
(vers 1410) auteur  
inconnu, identifié sous  
le nom de Maître du  
Haut Rhin



signifie séparer, mettre à part. Le jardin est bien ce lieu à part, intermédiaire, qui réconcilie le dedans et le dehors, l'intime et le monde naturel, l'individu et la vie...

A l'heure de l'idéologie technicienne impérialiste et du tout-virtuel, « les gens vont vers le jardin parce qu'ils y trouvent deux choses essentielles pour l'homme et qui y résistent encore : le temps et l'espace », remarque Monique Mosser, historienne de l'art, spécialiste des jardins. « On y est soumis aux aléas du climat, aux cycles des saisons (qui tendent à perdre toute réalité quand on vit dans les tours climatisées), au rythme lent de la croissance des arbres, au vieillissement des choses (quand la rapidité des communications et des transports anéantit tous les sens de la durée). Et on y vit vraiment la relation du corps à un lieu. Les raisons de ce "retour" au jardin sont donc complexes, parce que archétypales. Elles touchent à l'essentialité de l'être. »<sup>3</sup>

Enfin, le jardin canalise l'attention sur la beauté du monde naturel. Et pour le chrétien, la contemplation des splendeurs fait remonter vers Celui qui est à leur origine. Ainsi, si le jardin d'Eden est le cadre de l'épisode originel métaphorique appelé la Chute, le jardin privatif est celui où nous retrouvons naturellement une attirance vers le Ciel. Comme s'il permettait de vivre davantage sous l'emprise de la « gravitation d'en-haut », de se spiritualiser.

P. B.

4 • « Le XXI<sup>e</sup> siècle sera jardinier », in Hervé Brunon, op. cit.



# Adieu forêts, adieu jardins !

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*  
écrivain et traducteur

Adam qui, nous dit l'Écriture, était jardinier de son état, eut deux fils : Abel qui gardait les moutons et Caïn qui labourait la terre. Le sacrifice que Caïn offrit au Seigneur déplut à Dieu sans que l'on sache pourquoi. Tous les dieux sont capricieux et celui de la Bible ne fait pas exception.

Après la faute de ses parents et le meurtre de son frère, Caïn dut donc travailler la terre à la sueur de son front. C'est de ce malheureux proscrit que descend l'infortunée race humaine. L'homme fut donc dès l'origine laboureur et berger. Il débroussaillait la forêt et apprivoisait les bêtes que le Seigneur avait créées fières et sauvages, comme le tigre de William Blake et du Douanier Rousseau qui broie la gazelle dans ses puissantes mâchoires avant de la dévorer.

Outre que laboureur et berger, et avant de devenir le commerçant que nous savons, l'homme fut également chasseur et poète. Les bêtes qu'il ne pouvait domestiquer, il les tuait pour les manger. Perrault et La Fontaine l'expliquent très bien aux petits enfants qui, hélas, oublient en grandissant les leçons de ces deux incomparables instructeurs. Dans ses *Fables*, le second nous montre que le plus fort mange le plus faible et que, sans la force, la justice n'est rien, alors que le premier dans ses contes nous montre la forêt comme étant le repaire des ogres et

des sorcières. Robin des Bois, qui vole les riches pour nourrir les pauvres, doit se cacher dans la forêt de Sherwood pour éviter la police du roi.

Certains esprits, tentés par le démon de l'allégorie, sont même allés jusqu'à comparer la littérature à une forêt, qu'ils appellent *la forêt du mal* et qu'ils opposent à la vie sociale, policée et politique, faite de conventions, de préjugés et d'hypocrisies, synonymes de domestication et d'asservissement. Toutes les libérations, toutes les émancipations et toutes les révolutions procèdent de ce constat : l'homme doit retrouver sa nature première. Rousseau ne cesse de le proclamer.

## Emmurés ou sauvages

Cependant nul ne sait très bien quelle est cette nature. Est-elle bonne ou méchante ? Inoffensive ou féroce ? Par ailleurs, un homme domestiqué par la société et mûr pour tous les asservissements, trouvera-t-il encore la force de porter les armes pour défendre sa cité menacée ? Qu'on relise la fable du chien et du loup et on s'apercevra que le dilemme est entre l'asservissement et la protection, la liberté et la vie sauvage. Fallait-il donc dessiner des jardins, inventer la cité, la civilisation et la rationalité ?

Luther, en s'attaquant à la rationalité, avait détruit le Moyen Age des scolastiques et ressuscité celui des fées et des sorcières. Certains le louèrent pour ce haut fait. Louis II et Wagner, précédés par Schlegel et Germaine de Staël, poursuivirent ce travail et, en plein XIX<sup>e</sup> siècle, alors que l'humanité inventait les chemins de fer, le prolétariat, les usines et le téléphone, ils ressuscitèrent ces temps gothiques dont Descartes, Malherbe, Boileau et Voltaire croyaient s'être débarrassés à jamais. Aujourd'hui il n'y a plus guère que des jardins publics ou des jardins musées. Et les quelques jardinets qui entouraient les derniers pavillons de banlieue ou de périphérie des villes et qui offraient de fragiles oasis de verdure et de nature au milieu du béton et de la densification urbaine sont en train de

disparaître au grand dam des derniers piétons. Quant à la forêt, il faut la chercher sur des tableaux emprisonnés dans des musées, comme autrefois les princesses de contes de fées étaient emmurées dans des châteaux. La culture a vaincu la nature et, comme il fallait s'y attendre, elle est morte de sa victoire, car les victoires sont des défaites au même titre que les humiliations sont des grâces.

## Un jardin domestiqué

Les rois qui chassaient en forêt entouraient leurs châteaux de jardins au milieu desquels ils promenaient leur ennui, leurs courtisans et leurs maîtresses. Le Nôtre, jardinier de Louis XIV, en forçant la nature, comme le dit si plaisamment Saint-Simon, inventa pour le délassement de son roi le jardin dit à la française, où vont maintenant se promener les Parisiens qui ont pris la Bastille. C'était un jardin sage à force d'être tondu, d'avoir ses branches rabattues et ses parterres découpés en losanges ou en croissants. Un jardin continent, bien élevé et pudique, où toutes les allées convergent vers le maître de maison qui salue le soleil en se découvrant la tête du haut de son perron.

Aujourd'hui les rois ne chassent plus. On les a chassés comme des bêtes mal-faisantes et nuisibles à la bonne marche des sociétés vers la liberté, l'égalité et la fraternité, car ils passaient trop de temps à entendre la messe, à chasser le cerf ou à faire la guerre, occupations jugées désormais éminemment répréhensibles. Perdus dans la nature, tels des chevaliers errants ou des moines mendiants, ils ne retrouvent plus le chemin de Brocéliande, berceau de leur famille.

Entre temps, car tout marche ensemble, Spinoza, à la suite de Descartes et avant Leibniz, avait, tout comme Malherbe et Boileau dans le domaine poétique, débroussaillé la forêt noire de la métaphysique, en la réduisant à une succession d'axiomes et de théorèmes, ouvrant ainsi les autoroutes de la rationalité et du progrès indéfini. L'esprit de géométrie avait définitivement pris le pas sur ce que Pascal appelle l'esprit de finesse sans trop se

Château de Schönbrunn, Vienne



donner la peine de le définir. Car, quoique géomètre, Blaise se méfiait des définitions et de l'usage intempesitif que pouvaient en faire les hommes.

## Les forêts reboisées

L'humanité, ayant par ailleurs rejeté la transcendance et la logique, se trouva livrée à l'expérimentation et jetée une fois de plus dans l'errance, tel un bûcheron cheminant dans une forêt la hache sur l'épaule et qui aurait perdu sa route en perdant sa boussole.

C'est alors qu'un philosophe de la forêt noire décréta que l'errance et la dérélition étaient les lieux poétiques et originels par excellence, que l'homme n'était pas fait pour croire ou pour savoir, mais pour penser et pour chanter et que les chemins ne mènent nulle part. Ils reviennent en boucle sur eux-mêmes, dans un mouvement d'éternel retour du Même. Telle la fourmi de la fable, Heidegger pensa toute sa vie durant sans jamais pouvoir élever sa pensée jusqu'au chant originel. Dirions-nous qu'il est mort de soif au bord de la fontaine ? La sainte Allemagne occulte et ésotérique, chère à Michelet, à Nerval, à Fournier et à Gracq, reboisait ses forêts, tandis que la France détruisait ses potagers et ses vergers les uns après les autres.

Voltaire, qui aimait la philosophie - une philosophie bourgeoise, éclairée à la lumière d'un rationalisme qui avait vidé le ciel de ses dieux et l'enfer de ses démons -, aimait aussi le jardinage. Ce qui est logique. Le dieu de Voltaire était-il autre chose qu'un jardinier ? Rousseau, quant à lui, préférait le rêve à la pensée, quoique par amour de l'humanité il eût aussi consenti à labourer le champ de la philosophie. C'était un tendre, un solitaire, un

rêveur qui, fuyant les conversations de café et de salon où excellait Diderot, leur préférait un tête-à-tête avec la bien-aimée.

C'est vers ce temps-là que le marquis de Sade remit en vogue le Moyen Age qui dormait, tel un volcan mal éteint, dans la conscience ou l'inconscient des hommes, en ressuscitant les grandes heures de Gilles de Rais. Mais un Gilles de Rais intelligent et philosophe, qui ne s'agenouille plus devant Dieu en lui demandant pardon de ses crimes, au milieu d'une foule en larmes, mais qui le combat, lui jette au visage sa création et finit par le nier.

Quant à Hegel, ce Titan, ce magicien, c'est de manière homéopathique et au fil d'un long processus historique qu'il élimina la divinité en la dépouillant peu à peu de ses attributs. Ce ne sont pas des jardins qu'il entreprit de dessiner, même suspendus au-dessus de l'abîme, mais un château qu'il construisit : le château du Graal et de Klingsor, de la philosophie elle-même, dont les tours et les flèches tutoient le ciel et auxquelles s'accroche le troupeau des nuages, château accessible au seul Parsifal, aux Parfaits de l'ascèse et de l'escalade philosophique. Hegel croyait ainsi avoir éliminé la peur, la souffrance, la solitude, l'angoisse, le mal et la terreur du cœur humain. Il avait cru pouvoir mettre un terme à l'Histoire, donc au drame et à la catastrophe issus de la Chute et provoqués par elle. Il avait simplement omis le fait que l'homme n'est pas un pur esprit immortel comme les anges. Kierkegaard, qui avait suivi ses cours, et Kafka, un siècle plus tard, lui rappelèrent que l'homme est seul, angoissé, perdu, terrifié dans un monde absurde et mauvais, qui n'est plus un jardin ni une forêt, mais un labyrinthe tortueux comme les circonvolutions de son cerveau.

## Le désert ...

Les Arabes, pour leur part, n'ayant que le désert en guise de forêt, furent obligés d'inventer des jardins, lieux de repos et de rafraîchissement où le poète, après la chasse, après l'amour, après l'étude, après la guerre, écrivait des poèmes à la femme infidèle. Le jardin arabe est construit sur une éminence entourée de remparts.

La théologie musulmane est ainsi moins encombrée de préoccupations métaphysiques que la nôtre. L'homme y est moins compliqué, moins torturé. Le bonheur auquel il aspire est celui des sens et non de l'esprit. Cette différence est capitale. Pour les musulmans, il est la récompense que Dieu accorde à ceux qui ont observé les prescriptions du Coran. C'est aussi une faveur qu'il octroie aux braves qui tombent sur les champs de bataille (cette récompense, l'Eglise l'accordait également à ceux de ses enfants qui mouraient pour la défense de la foi sous les murs de Jérusalem, chaque camp trouvant dans la mort le paradis de sa foi respective). Car l'Arabe est un guerrier, mais un guerrier voluptueux. Le paradis que lui promet le Prophète est accordé à ses désirs. C'est un jardin ombragé tout bruisant de cours d'eau, où les élus jouissent d'une jeunesse éternelle, servis par des adolescents et des houris d'une beauté insurpassable, avec lesquelles ils s'adonnent aux délices de l'amour sans éprouver de satiété ni de fatigue.

Le jardin pour l'Arabe est l'antithèse même du désert. Ce désert qui lui avait donné le sens de l'infini et où il avait guerroyé dans son jeune âge ; ce désert qui est aussi le pays de la soif, de la solitude et de la terreur. Transporté dans un autre climat, le musulman oubliera-t-il le désert d'où il sort

avec ses coutumes chevaleresques et guerrières ? Oubliera-t-il les jardins de Grenade et la mosquée de Cordoue ?

## ... et le vide

Si le jardin chrétien vient de la forêt comme le jardin sarrasin du désert, le jardin japonais vient de nulle part et n'est fait de rien. Il est la célébration du vide et reconstitue en un sens le désert dont l'Arabe avait cherché à s'évader. Il est né de l'exiguïté du territoire dans lequel il s'encadre. Mais il naît surtout de l'instant, comme le haïku. Il est événement, apparition et non substance. Il n'est pas là de toute éternité. Il est sans moi, sans sujet et sans transcendance, sans dessus et sans dessous, sans hauteur et sans profondeur. Nulle fleur, nul pas. Où est l'homme ? Dans le transport des rochers, dans la trace du râteau, dans le travail de l'écriture et dans son effacement. Il est fait de vent et de sable. Il est la trace sur le sable que le vent efface. Il est le passage du temps.

De bonnes âmes et des psychologues disent à ceux que le malheur des temps et des revers de fortune contraignent à loger dans des HLM de banlieue et qui essaient tant bien que mal de faire pousser trois roses à leur fenêtre qu'il existe un jardin intérieur que nul ne peut leur ôter. Mais - c'est peut-être notre tort - nous n'avons jamais accordé grand crédit à ce que pensent et disent les psychologues et nous continuerons de pleurer la disparition des jardins de la reine Sémiramis et de la forêt de Brocéliande.

G. J.



# La splendeur du simple

●●● **Frère Jean**, Saint-Julien-des-Points (F)  
fondateur du skite (monastère) Sainte-Foy,  
rédacteur de la revue « Art sacré » et photographe<sup>1</sup>

Dans la Genèse, Dieu crée le jardin d'Eden dans lequel il place l'homme pour le cultiver, et dans l'Apocalypse, il plante l'arbre de vie de la Jérusalem céleste qui produit douze récoltes par an. La Parole créatrice jaillit du silence. Dieu parle à travers des arbres et des buissons : cèdre majestueux, chêne puissant, olivier de la paix, acacia imputrescible, amandier et amande à l'image de la mandorle, figuier généreux, genêt à la fleur d'or, vigne et raisin de la sobre ivresse, narcisse à l'arôme enivrant, lierre exubérant, iris, lys, lotus images de la pureté, blé révélateur du travail de l'homme... Des noms d'ici : froment, épeautre, lin, orge, fève, lentille ; des noms de toujours : mandragore, hysope, cumin, coriandre, absinthe, coloquinte, myrrhe, sycamore, buisson ardent...

Toute la Bible s'inspire de l'obéissance généreuse de la nature, pour inviter l'homme à revenir dans le Royaume des cieux. Le Christ utilise des paraboles inspirées de la nature pour en parler : « A quoi comparerons-nous le royaume

de Dieu, ou par quelle parabole le représenterons-nous ? Il est semblable à un grain de sénevé qui, lorsqu'on le sème en terre, est la plus petite de toutes les semences de la terre ; mais une fois semé, il monte, devient plus grand que toutes les plantes potagères et pousse de grandes branches, en sorte que les oiseaux du ciel peuvent habiter sous leur ombre. C'est par beaucoup de paraboles de ce genre qu'il leur annonçait la parole, selon qu'ils étaient capables de l'entendre. Il ne leur parlait pas sans parabole ; mais en privé, il expliquait tout à ses disciples » (Mc 4,30-34).

Pour entendre ce que la création nous dit de l'Esprit saint, de Dieu Créateur, prenons quelques petites histoires que les moines se racontent pour nourrir leurs méditations quotidiennes.

## Contemple !

Un jour, en épluchant une carotte, l'ancien pleure. Le croyant triste, le disciple tente de le consoler. Le Père lui répond : « - Je ne suis pas triste - Alors pourquoi pleurez-vous ? » Le Père, élevant la carotte à deux mains à la hauteur de son visage, dit : « Regarde cette carotte, elle est magnifique ! Contemple l'audace de ses couleurs, respire son parfum sucré. Regarde !

*Par de petites histoires propres à la tradition des moines orthodoxes, Frère Jean propose un témoignage poétique de sa foi, une promenade méditative à l'aune des vergers, du bruissement du Souffle dans les feuillages. Son désir ? « Réinventer la splendeur du simple dans l'écoute de la sagesse des Anciens. »*

1 • Frère Jean (ou Père Gerasime) est l'auteur de nombreuses expositions de photos et de plusieurs ouvrages, dont *Jardin de la Vierge. Pèlerinage au Mont Athos*, Paris, Jacqueline Renard 1991, 180 p. et *Jardin de la foi*, Paris, Presses de la Renaissance 2003, 192 p. Cf. [www.photo-frerejean.com](http://www.photo-frerejean.com).

Toute la terre a porté cette carotte, toute la pluie du ciel l'a arrosée, toute la lumière du soleil l'a réchauffée ... et moi je pense à autre chose ! » Ce qui faisait pleurer l'ancien, ce n'était pas la tristesse mais son manque d'émerveillement devant la beauté de la création.

*La nature est un livre offert à ceux qui cultivent la terre de leurs mains et qui reconnaissent avec naïveté les analogies qui relient la création avec le Créateur.*

Des philosophes rendent visite à l'ancien et lui demandent : « Qu'est-ce que l'Esprit ? » L'ancien leur répond : « Le vent souffle, la feuille bouge, au revoir messieurs. » Cette courte histoire illustre assez bien tout le paradoxe de la spiritualité. D'abord elle est simple, la sagesse n'appartient pas aux érudits, mais se laisse percevoir par le cœur innocent qui s'ouvre à la Présence divine dans tout ce qui vit ; ensuite, elle est universelle, chacun peut l'interpréter à son niveau.

Voici une des interprétations : s'il n'y a pas de feuille, nous ne voyons pas le vent ; si nous étudions la feuille, nous ne comprendrons jamais le vent. Il y a un saut à faire au-delà de l'apparence de la feuille pour ressentir le vent, mais c'est la feuille qui rend visible le vent. Il y a un saut à faire au-delà du visible pour pressentir l'invisible, mais c'est l'œuvre qui rend perceptible l'esprit. Le vent, on ne sait d'où il vient, on ne sait où il va. La feuille manifeste sa réalité sans pouvoir cependant le retenir. Docile, elle suit la danse du vent, se laisse bercer au mouvement, à la puissance, sans jamais prétendre les posséder. Elle est un témoin, un canal qui rend visible l'invisible.

Nous pourrions lire aussi, dans la feuille et le vent, l'union du corps avec

l'âme, le corps devenant le lieu de la révélation où, dans une proximité intime, se produit l'émergence de l'éternité. Nous pourrions y lire encore la Présence divine qui révèle sa majesté dans sa création ; mais aucune forme ne saurait cristalliser le mystère du Souffle de l'Esprit.

*Si nous nous limitons à la forme, nous ne comprendrons jamais l'acte créateur. Si nous nions la forme, nous refusons la révélation du subtil. C'est la proximité du créé et de l'incréé qui nous ouvre à la plénitude. Jamais la matière ne pénétrera le subtil, mais la matière peut devenir matrice du subtil par résonance, synergie, par une connaissance de l'intérieur.*

Le jardinier découvre plusieurs sachets de graines de radis oubliés dans le cabanon. Les graines attendent dans l'ombre du papier jauni, en dormance depuis cinq ans, peut-être plus ! Le jardinier, avec confiance, retourne la terre, arrache les mauvaises herbes, enlève les cailloux qui déforment la racine, mélange les minuscules graines avec du sable, puis les sème dans un mouvement de foi. Il arrose abondamment, revient chaque soir au soleil couchant pour arroser encore. Trois jours plus tard, les premières feuilles, fragiles mais bien vivantes, commencent à percer la terre. Cinq années enfermées dans le sachet, et d'un seul coup la vie jaillit ! Quand tous les éléments - terre, eau, soleil - concordent, la vie paraît. Enraciné dans sa matrice terrestre, aspiré par le soleil, le radis s'élève dans le vide du ciel. Quinze jours après, il décore la table de ses rondeurs écarlates.

*Nos talents, nous pouvons les enfouir dans la cave de notre imaginaire ou bien les laisser éclore dans la terre de nos œuvres.*

Près de la chapelle, un majestueux marronnier accueille les pèlerins. Les marrons en tombant cassent les tuiles. L'abbé décide de couper les grosses branches donnant sur le toit ; elles restent par terre tout l'hiver. Au printemps, à sa grande surprise, le jardinier découvre que des bourgeons apparaissent sur les branches coupées en même temps que sur l'arbre. Chaque jour il observe la croissance des feuilles. Les bouquets de fleurs arrivent en même temps sur les branches coupées et sur l'arbre. Intrigué, se demandant jusqu'où ira cette vivacité sans racine, il observe attentivement chaque étape de l'évolution. Quelques temps après, au moment où les marrons apparaissent, les branches coupées sèchent, alors que les marronniers enracinés dans la terre donnent de beaux fruits.

*Il en est de même pour celui qui veut croître en dehors de l'Église. Il revendique l'indépendance de ses pensées nouvelles, la liberté de ses actes, mais dès qu'une épreuve maligne paraît, il s'assèche, ne donnant pas de fruits.*

Un jour le jardinier demande à un visiteur d'arracher les ronces du champ. En une seule journée, celui-ci nettoie la surface d'un terrain de tennis en cisaillant les tiges. Le lendemain, le jardinier demande à un novice de poursuivre le travail ; en une journée, il nettoie la surface d'un demi-terrain de tennis en cisaillant les tiges et en arrachant consciencieusement chaque racine. Vingt jours plus tard, dans la partie nettoyée par le plus rapide, les ronces repoussent ; dans l'autre, le sol est recouvert d'un gazon vert tendre.

*Rentabilité, efficacité, succès sont les valeurs du monde ; obéissance, vigilance, persévérance, authenticité, simplicité sont les racines des vertus.*

Durant le grand Carême, je demande à mon Père spirituel de me retirer dans la solitude en essayant de faire le moins de choses possible. Pour vivre cette retraite, je m'installe sur un rocher, à l'ombre d'un chêne. Je peux manger, boire, parler, dormir, bouger, mais je dois nommer en moi ce qui a faim, soif ... et je découvre que c'est l'habitude ! La principale nourriture pour mon corps, mes pensées, mon âme est la prière du cœur. Afin de ne pas me laisser distraire, je concentre mes regards sur une feuille de chêne, à la hauteur de mon visage. Après quelques jours de contemplation, je me laisse distraire par la feuille d'à-côté et je m'aperçois qu'elle est différente de la première. J'en regarde une troisième, une quatrième, une centième, elles sont toutes différentes ! Je pense : « Sur cet arbre il y a des milliers de feuilles, dans le monde des millions de chênes avec des milliards de feuilles. Chacune est unique ! Le haut, le bas, la droite, la gauche, le dos, le dessous, chaque partie de la feuille est différente. Les feuilles de chênes, de châtaigniers, de peupliers, d'acacias sont toutes différentes les unes des autres, pourtant elles sont toutes du même genre végétal. Chaque brin d'herbe, chaque caillou, chaque visage est unique. »

Sans attendre, je vais raconter ma découverte à l'ancien : « Père, je suis unique au monde ! » Sans lever les yeux de son livre, l'ancien répond : « Mon pauvre enfant, tu es bien en dessous de la vérité. Il faut que tu ajoutes : je suis unique au monde depuis le début et jusqu'à la fin des temps. J'ai eu cinq, dix, vingt, soixante ans ... à aucun moment je n'ai eu le même visage. »

Déconcerté par cette découverte je vais dans ma cellule pour regarder dans le dictionnaire la photographie de la feuille de chêne. Il y en a bien une,

mais ce n'est pas « la mienne ». Ce jour-là j'ai vécu un bouleversement, en découvrant que l'homme uniformise là où Dieu personnalise.

*Pour Dieu, chacun est unique, depuis le début et jusqu'à la fin des temps.*

Un pèlerin se présente à l'ancien avec une gerbe de questions. L'ancien lui suggère d'expérimenter le silence. Chaque jour le pèlerin attend un mot de réconfort, espère une parole de sagesse. Le sourire, le regard complice, le geste discret sont les seules leçons qu'il reçoit. Un matin, au soleil levant, l'ancien le conduit au potager pour ramasser des légumes. Le pèlerin contemple en silence la féerie des gouttes de rosée sur les feuilles. Une goutte de lumière tombe sur le sol. Le pèlerin dit : « J'ai entendu la goutte d'eau glisser, puis éclater sur le sol, je l'ai entendue aussi résonner dans mon cœur. » L'ancien sourit, il lui parle enfin. « Maintenant que tu sais écouter, tu peux poser tes questions. » Mais le pèlerin demeure silencieux.

*Le sage à l'esprit apaisé est capable de percevoir le bruissement de la rotation d'une rose amoureuse du soleil.*

## Action de grâce

Au skite Sainte-Foy en Cévennes, j'exprime ma foi par la prière, le chant, le jardin, la cuisine, la poésie, la photographie, l'architecture. Nous avons restauré le monastère comme une immense sculpture pour accueillir les pèlerins de passage et vivre dans l'intimité d'un Christ vivant.

Le skite est construit en schiste. Les fondations s'appuient sur le roc. Les pierres extraites de la base donnent aux murs l'aspect abrupt et austère d'une forteresse. Les lauzes, taillées à

la main, recouvrent le toit de leurs écailles dorées ; les portes, les fenêtres, les poutres sont en châtaignier des Cévennes. La crypte creusée à l'intérieur du rocher est comme le ventre d'une étable qui accueille le Verbe de Dieu.

A l'époque mérovingienne, sainte Foy et saint Julien l'hospitalier illuminèrent la Vallée-Longue de leur présence et de leurs prières. Au Moyen Age, des moines bénédictins rognèrent le rocher pour élever un prieuré sur un promontoire, comme une tour de guet. A la Révolution, le mas est devenu une ferme fortifiée. Aujourd'hui le skite accueille des moines orthodoxes dont la prière et la louange s'élèvent vers le Ciel.

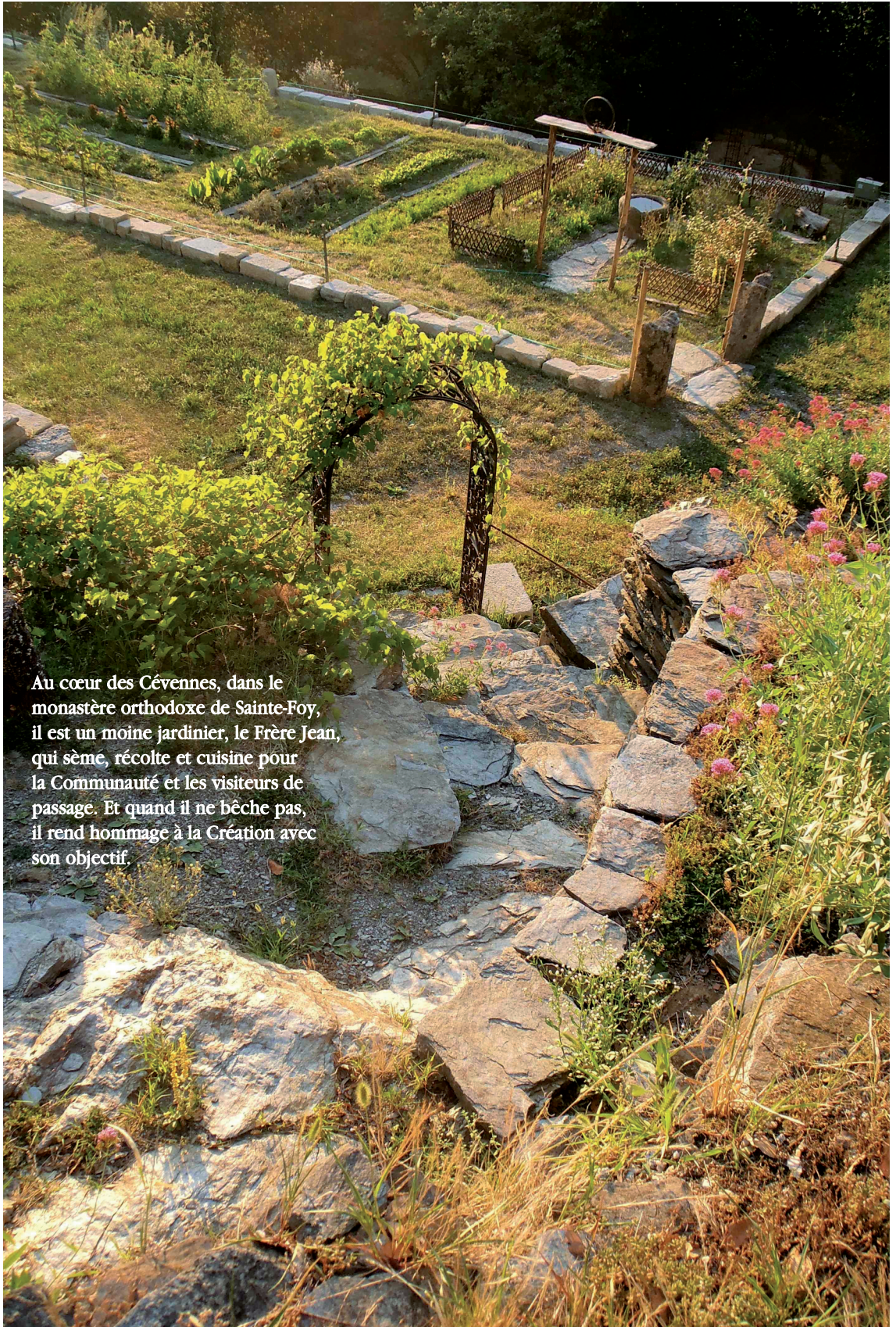
Dans une serre orientée plein sud, tels des nouveau-nés dans leur couveuse, les graines reposent sur un coussin d'humus. Quand les premières feuilles transpercent le terreau, les jeunes plants sont repiqués dans la terre ; ils découvrent alors l'immensité du potager. Après un long entretien attentionné, où se côtoient émondage, arrosage, binage, protection contre les parasites, amour et prière, les plantes offrent des fleurs, puis des légumes savoureux. D'une marmite en fonte s'élève un parfum de fête. La tomate sucrée, l'oignon doux, la courgette tendre, l'aubergine et le poivron aux couleurs audacieuses et poivrées mijotent dans l'âtre. A midi, à l'ombre de la pergola, les invités savourent une ratatouille aromatisée aux herbes de Provence, arrosée d'une lampée d'huile d'olive vierge.

Tout acte peut devenir prière, action de grâce, si nous savons redécouvrir l'émerveillement du quotidien.

**F. J.**

*Vous pouvez admirer les photos de Frère Jean aux pages suivantes.*





Au cœur des Cévennes, dans le monastère orthodoxe de Sainte-Foy, il est un moine jardinier, le Frère Jean, qui sème, récolte et cuisine pour la Communauté et les visiteurs de passage. Et quand il ne bêche pas, il rend hommage à la Création avec son objectif.















# Flower Power

arts

●●● **Geneviève Nevejan, Paris**  
historienne d'art et journaliste

La vision panthéiste de la nature, qui s'épanouit en Italie dès le XIV<sup>e</sup> siècle, doit beaucoup à la poésie de Pétrarque. Le poète originaire d'Arezzo aimait à filer dans ses sonnets la métaphore florale, image à la fois de l'amour et de l'harmonie de l'homme avec le monde. La Renaissance en retient des enseignements qui exerceront une influence décisive sur l'art des jardins. On sacrifie dès lors les enclos botaniques médiévaux de conception utilitaire. Des sculptures et décors de grotesques apparaissent au détour de bosquets et de chutes d'eau reconstituées ; ils parsèment les allées de références mythologiques, historiques ou littéraires. Les jardins à l'italienne étaient nés.

La découverte de l'Orient, des Indes, puis du Nouveau Monde, desquels on importe quantité de plantes, va nourrir la curiosité et l'exotisme qu'inspirent la nature et ses mystères. L'engouement pour la flore continue de se répandre au XVII<sup>e</sup> siècle dans toute l'Europe occidentale, particulièrement dans la peinture, surtout dans les Pays-Bas méridionaux et les Provinces-Unies de Hollande.

On conçoit mal aujourd'hui la passion que la tulipe a pu inspirer en Hollande. Rapportée de la cour de Soliman le Magnifique vers 1560, elle fait l'objet d'une véritable spéculation boursière, jusqu'au fameux effondrement des cours en février 1637. Certains bulbes peuvent valoir plusieurs milliers de florins, une somme qui peut nourrir un

homme pendant près de dix ans ! La faveur gagne ensuite l'Angleterre, puis la France, où La Bruyère la stigmatise dans un portrait devenu classique de ses *Caractères*. Tout comme l'écrivain français, les moralistes s'offusquent de ces prix exorbitants et s'emparent du thème pour dénoncer, à travers lui, la vanité des biens terrestres. Encouragés par le climat calviniste, les peintres du Nord en parsèment leurs natures mortes, non pour leur beauté, mais afin de rappeler que tout périt en ce monde.

## Le langage du divin

Loin des noirceurs que leur prêtent les écrivains, les fleurs se sont aussi chargées d'une symbolique divine qui, sans être dépourvue de sens moral, incarnent, au travers de la belle nature, la splendeur de Dieu. Au XV<sup>e</sup> siècle, les primitifs flamands accompagnent leurs *Annonciations* de vase de roses ou de lys, qui trouvent leur origine dans les *Psaumes* ainsi que dans la figure de la « bien-aimée » du *Cantique des Cantiques*. Au XII<sup>e</sup> siècle, porté par sa dévotion pour la Vierge, Bernard de Clairvaux associe celle-ci à la rose sans épine. « Eve fut l'épine qui blessa, Marie, la rose qui soulage toutes douleurs. » Les fleurs composent par leur présence une forme de langage. La blancheur du lys renvoie à la pureté et à l'Immaculée Conception, la rose au Mystère de l'Incarnation.

*Bien avant le fameux slogan des hippies dans les années 60, à partir de la Renaissance en particulier, la vogue des fleurs s'empara de l'Occident. Elle fut escortée tout au long de son histoire d'une symbolique empreinte de divin, à laquelle l'art est demeuré attaché, jusqu'à l'époque contemporaine.*



La flore n'est pas que l'apanage de Marie. L'œillet, également présent dans ce répertoire d'emblèmes, évoque symboliquement la passion du Christ par sa forme proche de celle du clou. La Renaissance va encourager cet enseignement par l'image. Le cardinal Federico Borromeo (1564-1631), cousin de saint Charles et membre influent de la réforme catholique, consacre plusieurs longs chapitres de son *De pictura sacra* au langage de la peinture. L'art et ses images deviennent une force de conviction propre à restaurer

Brueghel l'Ancien  
(1568-1632),  
« Le repos pendant la  
fuite en Égypte dans un  
médaillon de fleurs »



une foi catholique chancelante. Durant cette crise de défiance, le baroque, enclin à la surenchère, devient l'esthétique privilégiée de l'Église. Les botanistes s'associent à cette vaste entreprise, afin de répertorier les emblèmes inspirés de la flore. Il convient pour eux de trouver Dieu en toute chose, y compris dans le langage de la nature.

## Vanité, vanité

A partir du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, les peintures de fleurs conquièrent leur indépendance, sans jamais cesser de véhiculer des symboles en lien avec la morale divine ou profane. Les bouquets isolés, natures mortes ou paysages, sont porteurs de valeurs poétiques autant que de pensées moralisantes. Le genre illustre volontiers les cinq sens. Ces derniers entraînent l'homme vers les vanités, certes, mais ils demeurent néanmoins indispensables.

Les emblèmes se chargent, comme la vie elle-même, de valeurs contradictoires. La flore, qui évoquait jusqu'alors la beauté divine de la Vierge, renvoie désormais à la brièveté de l'existence. « Pareil à la fleur, est-il écrit dans le livre de Job, [l'homme] éclôt puis se fane » (Jb 14,2). Cette austère réflexion sied aux protestants comme aux jansénistes, nombreux à peindre des vanités. A la même époque, saint François de Sales (1567-1622), autre poète de la mystique fleurie, enrichit le thème d'une autre dimension : « Le nom de Jésus veut dire Nazaréen, qui signifie fleuri, car par la croix notre âme a été parée de belles et saintes fleurs des vertus » ; ou encore « Nazaréen veut dire fleur, car qu'est-ce que la religion sinon une maison ou une cité fleurie et toute parsemée de fleurs? ».

Dès le début du XVII<sup>e</sup> siècle, on assiste chez les peintres flamands à une floraison de couronnes de fleurs tressées qui encadrent souvent des scènes religieuses, appuyant ainsi la dimension sacrée de l'œuvre. Le motif trouve son origine chez les premiers chrétiens, qui exprimaient le paradis par des couronnes florales parfois peintes. « Couronnons-nous de roses avant qu'elles ne se fanent », conseillait déjà Salomon (Sg 2,8).

Ainsi vers 1622, Jan I Brueghel, dit Brueghel de Velours, envoie au cardinal de Milan Federico Borromeo, auquel il est lié, une de ses œuvres, ornée en son centre d'une Vierge à l'enfant. Le peintre invente un nouveau genre, que le jésuite Daniel Seghers (1590-1661), son élève, étend à l'iconographie du Christ et des saints, ainsi qu'aux portraits voire à la mythologie. Aux fleurs s'ajoutent, dans un tableau du néerlandais Jan Davidsz de Heem (1606-1684), conservé au Kunsthistorisches Museum de Vienne, des grappes et des épis rassemblés en cornes d'abondance et butinés par des papillons. Ce microcosme de la vie encercle le calice qui renferme l'hostie. Le concile de Trente (1545-1563) lui a indirectement inspiré ce thème, alors que la Réforme protestante conteste le sacrement de l'eucharistie. Support de la méditation intimiste, ces guirlandes se transforment en profession de foi. Elles réaffirment la présence de Dieu en toutes choses. Les abondantes couronnes de fleurs servent alors d'écrin à ces images sacrées, tout en célébrant la richesse de la nature.

## Laïcisation du thème

Signe du temps ? Les peintures de fleurs et la nature morte se laïcisent au XVIII<sup>e</sup> siècle. Impossible d'en faire le constat sans songer à l'impact de la pensée rationaliste. L'autre vocation du genre est celle du décor, qui confirme combien le sujet se vide de sens symbolique. Le XIX<sup>e</sup> siècle ne fera que confirmer cette disparition d'un langage. On ne retient de l'objet que sa réalité visible ; il devient prétexte à la virtuosité de Fantin-Latour ou de Manet.

Pour les impressionnistes, son intérêt se mesure à l'aune de sa capacité à refléter la lumière. Même s'ils tentent de capter avec réalisme la lumière et sa faculté à métamorphoser la réalité, ils s'éloignent du naturalisme. Les paysages de Giverny par Monet célèbrent l'art plus qu'ils n'encensent la magie du réel, et renvoient à eux-mêmes plutôt qu'au site précis. Les impressionnistes, et tout particulièrement Monet, se rapprochent ainsi du concept moderne d'une peinture pour elle-même. L'œuvre devient le support non de valeurs, non d'une religion, mais de l'art pour l'art. Il en sera de même de Bonnard, Cézanne, Matisse et des cubistes, exception faite peut-être de Picasso.

La symbolique florale ne reprendra ses droits qu'à l'époque contemporaine. Dans les années 60, on brandira une rose en signe de contestation. Et en 1967, durant la longue marche sur le Pentagone, on l'opposera à la guerre du Vietnam, comme l'ont immortalisé les photographes disparus Bernie Boston et Marc Riboud.

G. N.

# La Terre de demain

## Jardin ou désert ?

●●● **René Longet**, Onex (GE)  
expert en développement durable

*Face à la destruction de l'environnement, en ce tournant de l'histoire de notre planète, le jardin, public ou privé, devient un lieu de refuge pour la biodiversité et de bonne gestion des ressources de la nature. Le moment est venu de choisir : veut-on faire de notre Terre un jardin ou un désert ?*

Pour la mythologie et la symbolique, le jardin a de tout temps été un espace privilégié. C'est là que l'on recherche la paix, l'inspiration, la beauté. C'est là que l'on convoque le meilleur de la végétation, pour son plaisir, son délassément, pour son utilité aussi. Mais aujourd'hui la nature sauvage est à la peine, l'humanité étend son emprise et sa dynamique destructrice à l'ensemble de la Terre. Du coup, la parabole du jardin, petit coin de paradis domestiqué par l'homme, se retourne : il n'est plus une miniature du monde vu à travers le prisme anthropique, sous la mainmise de l'homme, mais un refuge pour une nature désormais fragilisée, une contribution au nécessaire rééquilibrage de l'environnement. Le jardin devient le symbole d'une gestion responsable.

### Biodiversité menacée

Selon l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN), sur les 79 837 espèces inscrites dans sa *Liste rouge mondiale*, 23 250 sont menacées d'extinction. Parmi ces dernières, « 41 % des amphibiens, 13 % des oiseaux et 25 % des mammifères ». Quant à l'*Indice planète vivante*, qui suit l'état de la biodiversité « chez 10 380 populations de 3041 espèces de mammifères, d'oiseaux, de reptiles, d'amphi-

biens et de poissons », il indique que depuis 1970, soit « en moins de deux générations, la taille des populations des espèces de vertébrés a fondu de moitié ».

C'est bien la première fois qu'une seule espèce - la nôtre en l'occurrence - provoque une telle hécatombe. Les causes ? Le morcellement et la modification des espaces, la pollution et les pesticides, une chasse abusive et un braconnage désastreux, la destruction de la forêt tropicale, l'agriculture industrielle, la multiplication des infrastructures, les changements climatiques, les dérangements continus par les activités humaines. Or, si nous avons le droit d'utiliser la nature, nous n'avons pas celui - ni l'intérêt d'ailleurs - d'en abuser, encore moins de faire disparaître des espèces animales et végétales qui, une fois éradiquées, le sont à tout jamais.

En Suisse, pays densément peuplé et aux infrastructures nombreuses, un tiers des espèces animales et végétales sont menacées ; 2 % des espèces animales et 5 % des végétales ont même déjà disparu. Et cela malgré notre ancienne tradition de protection de la nature !

Se fondant sur ses engagements internationaux, la Confédération s'est dotée d'une stratégie détaillée, basée sur ce constat : si l'extension des réserves naturelles demeure indispen-

sable, la biodiversité doit retrouver une place appropriée sur tout le territoire, et non être confinée à certains terrains seulement. C'est la clé de sa survie. Protéger et rétablir la biodiversité est donc considéré aujourd'hui comme relevant de la responsabilité de chaque gestionnaire d'une parcelle de sol. Chaque espace fonctionnel doit être géré de façon à préserver les espèces. En *zone agricole*, la législation a intégré des exigences en matière de biodiversité, par l'orientation des subventions agricoles, les prestations écologiques, la limitation des traitements. Mais il faut aller plus loin et travailler sur des modes de production plus proches de la nature, comme l'agroforesterie, la culture biologique, une plus forte réduction des intrants. En *zone forestière*, les traitements sont interdits, la planification forestière doit délimiter des réserves et la loi impose une replantation en fonction des situations naturelles. Les *zones de loisirs* et de sport sont aussi concernées, par les modes de gestion et le cadrage des activités des usagers.

## Au cœur du bâti

Restent les zones bâties. Dans un monde qui s'urbanise rapidement, la bataille pour la biodiversité ne peut en faire l'impasse. Celles-ci sont de natures diverses : industrielles, d'habitat

individuel, d'habitat collectif, d'infrastructures... Dans chacune de ces affectations, il y a moyen de prendre en compte les besoins de la biodiversité. Ceux-ci sont assez simples : les espèces doivent pouvoir se déplacer, franchir les infrastructures ; il faut donc qu'il y ait des liens entre leurs biotopes. Cela signifie qu'il faut rétablir des couloirs de biodiversité (rideaux d'arbres, haies, cours d'eau), limiter l'accessibilité humaine de certains lieux, assurer une perméabilité des sols (pavés filtrants, etc).

Plusieurs centaines d'entreprises ont déjà renaturé des aires industrielles sous l'égide de la Fondation Nature et Economie.<sup>1</sup> Dans les zones denses, la conception des bâtiments fait beaucoup (dispersés ou regroupés) ainsi que l'aménagement et le mode de gestion des espaces extérieurs, des toits, des façades et des balcons.

## Le rôle des jardins

C'est là que l'on retrouve nos jardins... Aujourd'hui, la biodiversité a besoin d'eux pour survivre. Ainsi, qu'ils soient publics ou privés, il s'agit d'ajouter aux critères esthétiques et de délasserment des jardins ceux de la biodiversité. Les mêmes approches sont applicables et passent par le choix des espèces et des principes de gestion.<sup>2</sup> Les modes de traitement, en effet, ne concernent pas que l'agriculture. De nombreux intrants de synthèse, des produits phytosanitaires et autres sont employés dans les jardins afin de faciliter leur entretien et de créer une image lisse et propre.

C'est que, dans les représentations courantes, propriété rime avec propriété, et gestion avec prise de pouvoir. Dans cette perception, la nature est

1 • 379 sites sont certifiés par la fondation pour les qualités naturelles de leurs aménagements extérieurs. [www.natureeteconomie.ch/](http://www.natureeteconomie.ch/)

2 • Voir par exemple le dépliant de **Pro Natura Genève**, *Planter des haies indigènes*, ou le document « Principes de gestion de la biodiversité dans les espaces verts communaux », Ville d'Onex 2008, 50 p., sur [www.onex.ch/fr/onex-au-quotidien](http://www.onex.ch/fr/onex-au-quotidien).

l'ennemie du jardin, orienté vers l'artifice et la construction humaine de l'espace.

## Les nouveaux jardiniers

Cette vision est dépassée. La fierté du jardinier contemporain n'est plus de tout maîtriser et d'éradiquer ce qui ne pousse pas selon sa volonté, mais d'accueillir des végétaux menacés, des oiseaux, des hérissons et des écureuils, de tolérer le passage du renard ou du chevreuil - comme salut d'une nature encore présente. Le succès de sa gestion sera que de la vie sauvage se manifeste dans son petit bout de territoire.

Dans les jardins publics, cette nouvelle approche répond en plus à une intention de démonstration et de didactique. Planter des arbres stériles ne permet pas à la population, et notamment aux enfants, de percevoir le cycle

de la fructification, ni aux oiseaux de se nourrir. Couper les graminées toutes les semaines évite certes les nuées de pollen, mais est stérile pour les insectes et rompt le cycle du vivant.

Le jardin public peut être un extraordinaire lieu de contact avec la nature, d'expérience de son fonctionnement, en particulier du passage des saisons. Choisir des espèces résistantes et plus rustiques permet aussi de traiter autrement, voire de se passer tout à fait de pesticides. Planter des arbres fruitiers est aussi un beau retour du cycle de l'utile dans les villes, et les espaces de plantage de légumes rappellent la culture potagère. De belles découvertes, qui permettent de surmonter l'impression de désordre et de non-entretien.

Non, les jardiniers ne sont pas devenus de grands paresseux - ils mettent en valeur la nature et la rendent visible et tangible aux habitants.

R. L.

Rue Liotard, Genève





# Les idées fleurissent

## Année du jardin 2016

Cette campagne est placée sous le patronage du conseiller fédéral Alain Berset, qui a déclaré lors de son lancement : « Dans un espace urbain toujours plus dense, le jardin, précieux lieu de rencontres, est essentiel à notre qualité de vie. C'est un espace de liberté, et réciproquement, un espace qui a besoin de notre liberté pour s'épanouir. Et c'est exactement ce que l'Année du jardin 2016 - Espace de rencontres entend souligner. » De nombreuses activités sont ainsi organisées dans tout le pays pour la préservation et le développement des jardins et des espaces libres. La campagne est soutenue par une centaine d'organisations de défense du patrimoine ou de l'environnement, de musées, de facultés, de sociétés d'architecture et par certaines villes, comme la Ville de Sion.  
[www.anneedujardin2016.ch](http://www.anneedujardin2016.ch)

## La charte des jardins

Pour que les jardins privés soient accueillants pour la biodiversité, un certain nombre de mesures et de recommandations sont essentielles. Ce n'est pas compliqué, mais il faut y penser. C'est le sens de *La charte des jardins*, un document qui explique dix bonnes pratiques à adopter pour favoriser la nature dans un jardin. La charte « peut s'appliquer sur n'importe quel terrain, petit ou grand, anciennement ou nouvellement planté. Même si un

jardin est constitué uniquement d'une haie de lauriers, d'un gazon ras et de rhododendrons exotiques, on peut cesser d'utiliser des pesticides, tondre différemment, pratiquer une ouverture dans sa barrière, éteindre l'éclairage extérieur quand il est inutile, et opter pour des plantes sauvages indigènes lorsque l'occasion de renouveler des plantations se présente. »

[www.energie-environnement.ch/maison-jardin/charte-des-jardins](http://www.energie-environnement.ch/maison-jardin/charte-des-jardins)

## Nature en ville

A l'instar de nombreuses autres collectivités, le canton de Genève a lancé voici quelques années le programme « Nature en ville ». Visant à accompagner la créativité des acteurs de terrain, il repose sur l'engagement de nombreux partenaires, privés ou institutionnels (administration cantonale, communes et organismes publics, entreprises, associations), tout en encourageant les démarches participatives qui impliquent directement les habitants.

« Pour les années à venir, le Canton prévoit de réaliser des avancées dans les domaines suivants : un inventaire de la biodiversité dans l'espace urbain, les continuités biologiques dans l'espace urbain, les espaces à enjeu nature pour la ville, les espaces publics à composante nature, les espaces privés et la nature, les potagers en ville, les recommandations et directives découlant de la loi sur la biodiversité et son règlement, le soutien à la recherche

et à la formation, les démarches participatives et itératives, la constitution d'un "prix Nature en ville" et la promotion du programme Nature en ville. »

[www.ge.ch/nature](http://www.ge.ch/nature)

## Toits végétalisés

La Ville de Lausanne est très engagée dans la recherche d'un équilibre harmonieux entre développement urbanistique et intégration de la nature. Elle promeut la végétalisation des bâtiments publics et privés. Avec ses 3000 toitures plates, Lausanne dispose en effet d'un bon potentiel (environ un million de mètres carrés). Le Service des parcs et domaines (SPADOM) a publié en 2014 une brochure dédiée aux toitures végétalisées, avec des conseils en terme d'aménagements (plantes indigènes, substrats naturels régionaux, micro-habitats, etc.).

Autre projet du SPADOM, les plantages en ville (petits potagers). « En plus de ramener les légumes au pied des immeubles, ils aident à la création d'un lien vivant entre les habitants. » Le SPADOM encourage un usage parcimonieux, voire nul, des produits de traitements. Les plantages communaux sont divisés en lopins dont la surface varie entre 6 et 48 m<sup>2</sup>. La marche à suivre pour acquérir une parcelle est à disposition auprès du SPADOM.

<http://www.lausanne.ch/spadom>

## Végétalisation des rues

Et comme la nature n'a pas de frontières, voici un exemple de ce qui se pratique chez nos voisins français. La municipalité de Bordeaux soutient les projets de ses habitants pour la végétalisation des rues. Après des études de

faisabilité (en fonction du passage des réseaux en sous-sol, des piétons sur le trottoir, etc.), elle creuse, deux fois l'an, des fosses de plantation de 15 cm de diamètre et de 20 cm de profondeur et elle fournit la terre végétale. Sont privilégiées les plantes résistantes et peu consommatrices en eau. Une liste des végétaux non autorisés et une autre de végétaux conseillés est établie. L'entretien est de la responsabilité du requerant, qui doit s'abstenir de tout désherbant ou pesticide. Seule la fumure organique est autorisée.

[www.bordeaux.fr/p88843/vegetalisation-des-rues](http://www.bordeaux.fr/p88843/vegetalisation-des-rues)

## Potager urbain

Dans un registre voisin, celui du jardin urbain ou thérapeutique,<sup>1</sup> l'association Equiterre accompagne les collectivités publiques, les régies, les propriétaires ou les habitants souhaitant se lancer dans de tels projets. Elle propose la réalisation de potagers urbains à proximité d'écoles, de centres de loisirs, ainsi que d'EMS, d'hôpitaux ou d'établissements pénitentiaires, dans le but notamment de permettre la pratique du jardinage thérapeutique. Equiterre, par exemple, a été mandatée par la Ville de Vevey pour accompagner celle-ci dans la mise en place d'un potager urbain. Elle a aussi soutenu la création d'un jardin thérapeutique au Foyer les Planchettes de Porrentruy, en collaboration avec la direction, le personnel et les résidents.

[www.equiterre.ch](http://www.equiterre.ch) et [www.potagersurbains.ch](http://www.potagersurbains.ch)

**René Longet et Lucienne Bittar**

1 • Voir les articles de Marianna Massa et d'Alain Calender, aux pp. 37-43 de ce numéro.

# L'école des jardins

## En Italie, en Afrique, mais en Suisse ?

●●● **Marianna Massa**, Genève

membre du Convivium<sup>1</sup> Slow Food Genève,  
enseignante de biologie au Cycle d'orientation

« La Terre nourrit le genre humain depuis la nuit des temps, mais ses ressources sont limitées ; ce n'est qu'en adoptant des choix politiques judicieux et un style de vie vertueux qu'il sera possible à l'avenir de trouver un équilibre entre la disponibilité équitable des ressources et leur consommation » (Charte de l'Exposition universelle de Milan, 2015).<sup>2</sup>

Dans les dernières décennies, on a assisté aux excès de l'agriculture industrielle tels que la monoculture, l'abus de pesticides ou la destruction des forêts. Ces pratiques deviennent insoutenables pour la Terre. Le mouvement international Slow Food, lancé en Italie en 1986, milite pour un autre mode de produire et de consommer, en mettant notamment l'accent sur l'éducation et sur la défense des petites productions locales. Il a lancé un grand projet en 2010 : réaliser « 1000 jardins potagers en Afrique », pour défendre et valoriser l'extraordinaire biodiversité de ce continent et pour y promouvoir la sou-

veraineté alimentaire. Ce chiffre ayant été atteint à la fin 2013, Slow Food a relancé la campagne avec, cette fois, l'objectif de réaliser 10 000 potagers.<sup>3</sup> Deux types de jardins ont ainsi été développés en Afrique : le jardin potager communautaire et le jardin scolaire. Le premier vise à augmenter les revenus des familles de petites communautés grâce à la vente de fruits et légumes sur les marchés ou à des restaurants locaux ; il permet aussi la valorisation des produits du terroir et l'apprentissage de nouvelles méthodes de culture. Le deuxième fournit aux cantines scolaires des légumes frais pour accompagner les bols de riz ou de mil distribués aux écoliers (leur seul repas journalier parfois). Ces jardins améliorent donc la qualité de vie des enfants, tout en leur permettant d'acquérir des connaissances de base du métier d'agriculteur, qui seront particulièrement utiles à ceux qui ne poursuivront pas leur scolarité.

*Slow Food en est convaincu : une des solutions aux problèmes de sous-alimentation au Sud et de malnutrition au Nord passe par l'agriculture durable et un mode de consommer local qui respecte la biodiversité alimentaire. Le mouvement s'emploie à éduquer des enfants à cette philosophie à travers des jardins scolaires.*

### Formation - action

Les jardins de Slow Food sont aussi développés dans le Nord, en particulier en Italie où leur intérêt est reconnu par le service public. De nombreuses écoles primaires et secondaires intègrent des jardins didactiques. Le but est

- 1 • Nom donné aux unités locales du mouvement et qui signifie « vivre ensemble », [www.slowfood.ch](http://www.slowfood.ch). (n.d.l.r.)
- 2 • Voir **Annick Chevillot**, « La faim de l'humanité », et **René Longet**, « Alimentation. Une autonomie à reconquérir », in *choisir* n° 663, mars 2015. A lire sur [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch). (n.d.l.r.)
- 3 • *Almanach Slow Food 2014*.



Slow Food  
Genève

d'éduquer les nouvelles générations à des modèles concrets d'agriculture durable, c'est-à-dire respectueux de l'environnement, mais aussi à des cultures et traditions locales.

Intitulé *Orto in condotta*, ce programme s'inspire de la pédagogie de l'*Action-Learning* (formation-action ou apprentissage par l'action). Les enseignants qui y participent sont formés par des experts de Slow Food à l'agro-écologie, l'éducation au goût, etc. Ils peuvent ainsi proposer aux enfants et aux jeunes des activités motivantes. Les écoliers ont la possibilité de s'initier à des méthodes de culture adaptées à la protection du sol (rotation, paillage, utilisation de compost, lutte biologique, etc.), de découvrir les légumes, les plantes aromatiques et les fruits locaux et de saison, et d'apprendre à produire leurs propres semences.

Depuis sa création, Slow Food, en effet, s'emploie à combattre le dangereux monopole sur les semences des grandes multinationales agrochimiques comme Monsanto et Syngenta, en créant ou en renforçant les petites banques de semences produites par les familles paysannes. Cela dans le but de construire un système agro-alimentaire moins fragile, basé sur la biodiversité et non sur la monoculture.

Ce n'est pas tout. La collaboration des *nonni ortolani*, c'est-à-dire des grands-parents à la retraite, est demandée lors de la réalisation des potagers scolaires. Les aïeux s'occupent avec les enfants de l'entretien du potager pendant les vacances scolaires ou les week-ends. Ces activités favorisent les liens intergénérationnels, ainsi que la transmission des savoirs, coutumes et traditions locales.

## La Suisse à la traîne

En Suisse, cette idée de jardins didactiques dans les écoles n'est quasi pas développée. De tels potagers permettraient pourtant d'aborder de manière ludique et innovante certains thèmes prévus par le Plan d'études romand pour les disciplines des sciences de la nature (biologie), par exemple ce qui touche le volet *Le vivant et les écosystèmes*. La création de potagers didactiques selon les méthodes Slow Food ne demande pas de gros investissements en termes de temps et d'argent. L'expérience a été tentée avec succès sur une parcelle privée de la commune de Veyrier, avec des enfants du voisinage, âgés de 8 à 13 ans.

Ces jardins peuvent devenir de véritables « classes à ciel ouvert », dans lesquelles on apprendrait aux jeunes à vivre en groupe, à respecter la biodiversité locale, à trouver un nouvel équilibre avec le monde, à acquérir des connaissances sur l'importance d'une alimentation saine et à réaliser des recettes faciles avec les produits du potager.

Mais ce type d'activité reste très limité dans notre système scolaire. Les heures allouées à Genève, par exemple, aux sciences naturelles sont insuffisantes pour atteindre cet objectif fondamental de l'école : former de futurs citoyens capables de comprendre et de débattre des « questions socialement vives (comme les OGM, le réchauffement climatique, la perte de la biodiversité) qui renvoient à des choix éthiques, politiques, environnementaux ».<sup>4</sup>

M. M

4 • Alain Beitone, « Enseigner des questions socialement vives. Note sur quelques confusions », in *INRP / APRIEF, 7<sup>e</sup> Biennale de l'éducation et de la formation*, 14-17 avril 2004.

# Source de santé

... **Alain Calender**, Lyon  
médecin et professeur des Hôpitaux de Lyon,  
président fondateur de Jardin Art et Soin

Il y a environ 2,4 milliards d'années, la libération en masse d'oxygène dans l'atmosphère terrestre a permis l'émergence de la vie aérobie, générant des organismes de plus en plus complexes, jusqu'à l'évolution des hominidés, dont nous même, les Homo sapiens. Conséquence du processus de photosynthèse, le transfert de l'oxygène produit par les algues unicellulaires des océans primitifs vers le milieu atmosphérique (l'épisode de la Grande Oxydation) a permis également la genèse et la stabilisation de la couche d'ozone, un cocon protecteur essentiel au développement des règnes végétal et animal. Dès lors la Terre pouvait être considérée comme un vaste jardin primitif, contenant tous les ingrédients des êtres vivants, de tous les règnes, par un mécanisme d'auto-organisation. Ce bref ancrage protohistorique permet d'affirmer haut et fort que le jardin est source de la Vie.

Le jardin est une conjonction d'éléments. Ceux de la nature, végétaux, eau, pierres et terre, ceux issus des cycles temporels, les saisons, la croissance, les floraisons, la chute des feuilles, et ceux dits artificiels, terrassements, plantations, bassins, chemins construits de la main de l'homme.

Initialement berceau de la vie terrestre, le jardin était considéré en Orient comme une forme élevée de manifestation de l'activité humaine, inscrit dans un développement historique, culturel, idéologique, artistique, et un prolongement de l'architecture. L'homme dans son jardin creuse la terre et interroge le ciel, dans une dimension métaphysique.<sup>1</sup> Le jardin est une œuvre en perpétuelle renaissance, et cette dynamique ne peut être que bénéfique aux êtres vivants qui parviennent à y établir une relation de symbiose, un échange mutuel.

## Vecteur de vie

A la fois système symbolique et représentation d'une réalité d'ordre supérieur, le jardin, vecteur des énergies de la vie, peut avoir un impact majeur sur un être vivant, en situation normale mais aussi en période de souffrance, de maladie. C'est d'autant plus vrai lors d'affections au long cours, chroniques ou évolutives, générant un handicap cognitif et/ou moteur. Le jardin, ainsi, peut s'associer au soin - défini comme l'attention, les pensées et les actions que l'on porte à autrui, pour le soulager de son mal-être, de ses douleurs et répondre à ses besoins - dans une relation de partage, une complé-

*L'histoire de la Terre prouve que le jardin est source de vie, et celle de la médecine, qu'il contribue largement à la santé. Construit et établi dans une optique de soins, par exemple en milieux hospitaliers, le jardin devient un précieux allié pour les patients et les soignants.*

1 • Cf. **Michel Tournier**, *Le vent Paraclét*, 1977.



mentarité synergique, pour le mieux-être des personnes en difficulté.

Cette association entre jardin et soins est connue depuis l'Antiquité grecque. Asclepios, fils d'Apollon, était considéré comme le Dieu de la médecine et contribua au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. à l'élaboration des bains de Pergame, très appréciés des pèlerins grecs et romains, au sein d'un vaste complexe de soin. Depuis cette époque, le jardin contribue au soin médical grâce à toutes ses composantes intrinsèques, les plantes, l'eau, les chemins et les équipements qui y sont installés.

## Le jardin des simples

A l'âge d'or de la civilisation islamique, entre le VIII<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle, se sont développés les *bîmâristâns*, mot d'origine perse désignant le lieu de vie (*stâan*) des malades (*bîmâr*), intégrant des officines de plantes médicinales (pharmacie) et des jardins médicinaux (*hortus medicus*), tel celui établi au XII<sup>e</sup> siècle dans le *bîmâristân* de Marrakech, un véritable joyau architectural. Ces plantes aux vertus thérapeutiques sont également présentes sous la dénomination de « simples » dans les infirmeries et les hospices des abbayes cisterciennes et monastères médiévaux. Le jardin des simples et l'organisation en cloître préfigurent l'architecture de ces institutions jusqu'à la Renaissance. Au XII<sup>e</sup> siècle, Bernard de Fontaine, abbé de Clairvaux, fonde plus de septante monastères dans toute l'Europe et prône l'importance de l'éveil des sens dans les jardins pour les malades et les vieillards.

Cette dimension sensorielle, complémentaire de celle du jardin médicinal fournissant des plantes « médicaments », était déjà mise en avant par

les moines taoïstes, il y a plus de deux mille ans. Leur philosophie holistique suggérait que l'homme ne peut être dissocié de la nature et que les principes qui régulent son équilibre sont aussi ceux qui harmonisent l'Univers.

## Hortithérapie

Une troisième dimension du jardin, associée au soin, est apparue avec les prémises de l'hortithérapie. En 2005, Anne Ribes, infirmière puis jardinière auprès des personnes atteintes de troubles du spectre autistique ou de maladies du vieillissement, raconte dans un ouvrage sa longue expérience pratique de jardinage auprès et pour les malades, au sein d'hôpitaux et d'institutions médicales.<sup>2</sup>

Cette pratique du soin par le travail dans le jardin est ancrée sur une idée ancienne, développée notamment par Benjamin Rush, psychiatre et politicien américain, dès 1789.<sup>3</sup> Puis, dans les années 40 à 50, Karl Menninger, médecin psychiatre américain, en coopération avec son frère cadet William, également psychiatre, développe le concept de « réhabilitation par le contact avec la nature ». Il y intègre tous les aspects du travail dans le jardin, y compris sensoriels, en précisant dans l'une de ses publications que « le travail au jardin ramène l'Homme auprès de Mère Nature, de la beauté et des mystères de notre existence ». Ce programme de travail a été appliqué à l'époque aux vétérans de guerre, pour les handicapés sévères subis au cours de conflits.

2 • Anne Ribes, *Toucher la terre. Jardiner avec eux qui souffrent*, Paris, Médecis 2005, 220 p.

3 • En particulier dans son *Traité sur la relation entre le corps et l'esprit* (1812).

Le travail au jardin va rapidement se formaliser sous cette appellation officielle d'hortithérapie, pour devenir un outil reconnu par les thérapeutes occupacionnels. Les formations spécialisées vont se multiplier dès 1942, avec les premiers diplômes universitaires en 1971 au Kansas, puis la fondation de grandes associations telles la Society for Horticultural Therapy (Angleterre, 1978) et la prestigieuse American Horticultural Therapy Association en 1988. Les travaux publiés en 1999 par Clare Cooper Marcus, professeur émérite d'architecture à l'Université de Berkeley, ont apporté une quatrième dimension dans le concept global du jardin adapté au soin, celui de l'adaptation de l'environnement, notamment hospitalier, à la sensorialité de la personne en souffrance. C'est dans ce domaine que de nombreuses actions sont réalisées depuis bientôt vingt ans, ici ou ailleurs, avec l'objectif d'améliorer le cadre de vie des personnes hospitalisées au long cours et de contribuer au soin et peut-être à la guérison. Nous pourrions définir le *jardin de soin* comme un paysage écriin, un chemin vers l'autonomie retrouvée, la liberté, une source de vie et de projets. Lieu de sérénité, de travail, de rencontres, de création et d'expression, il active toutes les capacités sensorielles et motrices de la personne, tout en respectant, dans un équilibre naturel, les limites de ses capacités.

## Approche scientifique

Au risque de briser une vision mystique de cette relation intime entre l'homme et la nature, une approche scientifique est nécessaire pour mieux appréhender le « pourquoi et le comment » de la fonction soignante de ces jardins.

D'autant plus que les projets actuellement développés le sont pour des personnes souffrant de pathologies très variées : handicaps congénitaux avec retard mental léger ou profond, déficits moteurs et/ou cardiorespiratoires, épilepsies sévères, troubles du neuro-développement parmi lesquels en premier les troubles du spectre autistique (TSA), affections neuro-dégénératives acquises telles la maladie d'Alzheimer, sans oublier les états dépressifs chroniques. Cette liste non exhaustive implique soit des mécanismes de dégradation neuronale, soit des défauts de connexion et d'organisation des aires cérébrales motrices, sensorielles et cognitives.

En l'absence d'étude scientifique prospective, les travaux récents permettent d'évoquer une intrication synergique de plusieurs mécanismes par lesquels le jardin, dans sa dimension environnementale, mais aussi artistique, culturelle, sensorielle et sociale, peut représenter un puissant adjuvant du soin.

Une méta-analyse a été publiée en 2014 par Marianne Gonzalez, de l'Université d'Oslo, sur cent huit publications relatives aux jardins dans le cadre de maladies neuro-dégénératives. Elle a permis de sélectionner seize études démontrant un effet bénéfique des jardins sensoriels (de l'hortithérapie ou de la simple présence de plantes dans l'établissement) sur le mieux-être des patients, ainsi qu'une diminution des médicaments psychotropes et un meilleur sommeil.

La stimulation multi-sensorielle est un des processus les plus bénéfiques dans le cadre de la maladie d'Alzheimer. Dès 2005, plusieurs travaux de renom ont démontré que des souris génétiquement modifiées pour développer une maladie d'Alzheimer équivalente à la maladie humaine voient

leurs capacités cognitives très fortement améliorées si elles sont maintenues dans des conditions stimulantes (cages contenant des lumières et des éléments de stimulation motrice, comme des labyrinthes, tunnels...), autorisant de riches relations sociales entre elles.

Les études pathologiques du cerveau de ces animaux stimulés montrent que les lésions de la maladie régressent de manière significative grâce à une vie « riche de sens ». La stimulation des aires sensorielles du cerveau (vision, toucher, odorat, audition, gustation) active les circuits dits de récompense, puissants médiateurs de la cognition, qui permettent de redynamiser la personne. Or la connectivité entre neurones et son corollaire fonctionnel, la plasticité neuronale, sont des mécanismes déterminants de l'action bénéfique des thérapies cognitives. Rien n'est figé, tant dans les maladies du

vieillesse que dans les pathologies acquises, comme les TSA ou les épilepsies rebelles avec ou non retard mental. Le cerveau est capable d'un certain degré d'auto-régénération, à partir de cellules souches dont l'existence est de démonstration récente.

Une autre catégorie de cellules, les neurones miroirs, ont un rôle majeur dans « l'apprentissage par imitation », si important chez les enfants avec TSA et déficit intellectuel. Nous pouvons préserver les liens fonctionnels de nos cent milliards de neurones, de leurs axones et dendrites, par l'apprentissage et la mémorisation. Via le jardin, ces neurones miroirs permettent de réactiver le lien social, de réveiller des souvenirs à travers une promenade, de retrouver le cycle du temps par les variations saisonnières, les floraisons, les senteurs, le vent, le froid et le chaud, l'écoute des sons de la nature, le bruissement des feuilles, les chants d'oiseaux.

*Jardin de la maison  
de retraite (EHPAD)  
de Crémieu,  
en Rhône-Alpes*



## Un projet à investir

La Société française d'histoire des hôpitaux a publié en 2009 les textes d'un colloque consacré aux jardins hospitaliers. Les fondamentaux exprimés sont l'humanisme, le patrimoine, le soin, l'éducation, la culture au sens intellectuel et botanique du terme, l'agrément, la nourriture, la méditation, l'inspiration, le travail, autant de mots pour dire que l'hôpital, comme ce fut le cas au cours des siècles passés, devrait être intimement lié

aux parcs et jardins, tel un écrin protecteur.

La conception d'un *jardin de soin* nécessite un long travail entre les intervenants soignants et les architectes, paysagistes et jardiniers (voir encadré ci-contre). Dans certaines maladies, comme l'épilepsie ou l'autisme avec troubles stéréotypés du comportement, la fonction apaisante du jardin de soin doit être prise en compte dès la pré-conception du projet, pour contrer l'hyper excitabilité et les mauvaises régula-

tions cérébrales qui pourraient mener le malade à être agressé par les stimulations environnementales du jardin.

Au-delà des contraintes économiques et de sécurité, le *jardin de soin* doit être pérenne et intégré au projet d'établissement. Car il est certain qu'en synergie étroite avec les moyens de la médecine traditionnelle, il peut aider à lutter contre les principaux dérèglements physiologiques associés à la maladie.

**A. C.**

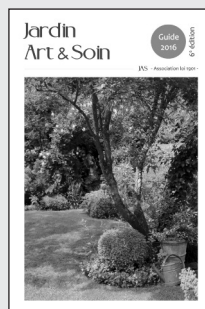
## Jardin Art et Soins

L'association française JAS a été créée à Vaugneray en 2010 par Alain Calender. Sa vocation principale est de soutenir et d'accompagner la conception et la réalisation de jardins de soin dans des établissements médicaux spécialisés accueillant des personnes en souffrance cognitive ou motrice, suite à des maladies neurologiques.

Plusieurs jardins de ce type ont déjà vu le jour. Par exemple à l'hôpital gériatrique des Charpennes, à Lyon, ou au département de psychiatrie de l'Institut Mutualiste Montsouris, à Paris, pour les adolescents « psychiquement enfermés ». Ce dernier jardin a été conçu bénévolement par le paysagiste Louis Benech, qui a réaménagé la partie ancienne des Tuileries et qui travaille dans de nombreux beaux jardins de France (Elysée, château de Chaumont-sur-Loire...) et du monde entier. JAS cherche ainsi à fédérer l'univers des propriétaires de jardins, des paysagistes ou pépiniéristes à celui du monde médical. Les années d'expérience de l'association lui permettent de bénéficier d'un certain recul pour analyser, en partenariat avec d'autres experts, le bénéfice réel de telles structures. La première observation a été réalisée en 2012 sur le *Jardin des 4 saisons* à Auxonne, en Bourgogne, pour les personnes avec des troubles envahissants du développement (T.E.D.), par Camille Chevalier, une ergothérapeute, dans le cadre d'un master « Handicap et autonomie ». Elle y souligne le potentiel bénéfique de telles structures, mais aussi la difficulté de mesurer scientifiquement leur impact médical sur les patients (à lire sur [jardinsartetsoin.fr](http://jardinsartetsoin.fr) / catégorie publications).

JAS édite aussi un guide annuel de jardins privés de France ouverts aux visiteurs. Le guide 2016 est disponible sur [www.jardinsartetsoin.fr](http://www.jardinsartetsoin.fr).

**Lucienne Bittar**



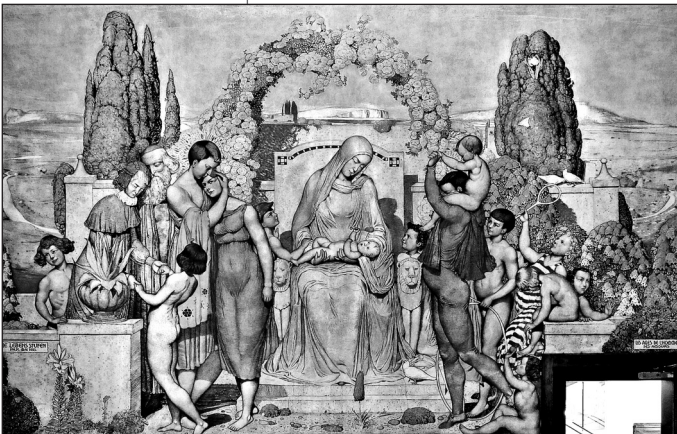
# Jardins intérieurs

••• **Eugène**, Gryon (VD)  
écrivain

Bleu azur, mauve délicat, orange crème, noir velours : les iris s'étirent vers le ciel avec la fierté de milliers de paons. Comme chaque année, le Jardin des iris du Château de Vullierens est un enchantement. Je déambule parmi les couleurs, comme dans le film *Dreams* de Kurosawa (1990), dans lequel un amoureux de Van Gogh plonge dans un paysage à l'huile.

Mais les visiteurs sont encore plus extraordinaires que les fleurs. Là, un vieux monsieur s'agenouille devant un iris grenat pour le photographier en très gros plan à l'aide d'un énorme appareil photo ; plus loin, une jeune fille s'accroupit pour attraper un iris turquoise dans l'écran de son smartphone. Des centaines de personnes courbées en train d'immortaliser les pétales ourlés : heureux pays que celui où ses habitants s'agenouillent devant la nature !

Philippe Robert,  
« Les âges de l'Homme »



Et patatras ! Un jardinier annonce sèchement que le jardin va fermer dans 10 minutes. Il nous invite à rejoindre la sortie. Quoi ? Les portes ferment à 18h déjà ? C'est le dernier jour de la manifestation ! Il me faudra donc patienter onze mois avant ma prochaine balade dans les iris. La mort dans l'âme, je me retrouve derrière la porte en fer. Que faire ? Que faire ? Je refuse de me rendre au parking pour reprendre la route.

## La mémoire des fleurs

La mine renfrognée, je m'installe sur un banc, près du château. Je ferme les yeux. Et je commence à marcher au milieu des iris. Je suis ici et ailleurs. Je suis dans la mémoire des fleurs. J'en cueille une ; mes doigts la caressent ; aucun jardinier ne me fait la moindre observation. Un sentiment de liberté m'envahit. Et si j'essayais avec un autre lieu extraordinaire ? De mémoire, je me rends dans un deuxième jardin.

Ici, ni moi ni personne ne cueillera la moindre fleur. Elles sont peintes sur le mur. Je suis dans l'étrange salle d'attente de la gare de Bienne. En 1923, Philippe Robert a peint des fresques sur les quatre parois. Un ami m'y a emmené un jour. Je suis resté fasciné. Depuis, je vais dans ce jardin, sans même avoir de train à attendre. Juste pour le plaisir. Les CFF ont magnifiquement restauré la salle et ont disposé une table ronde en son centre, avec une lampe diffusant une lumière tami-



sée. L'ambiance est au recueillement. Une vraie chapelle laïque.

Toujours assis à l'extérieur du jardin de Vullierens en plein canton de Vaud, mon esprit s'installe dans la salle d'attente de la gare de Biemme. Je me souviens des cyprès, des fleurs jaunes, des bosquets rouges. A dire vrai, le thème des quatre fresques n'est pas le jardin mais le passage du temps. Une paroi est occupée par *La ronde des heures*, une autre par *Les âges de l'Homme*. Mais les fleurs sont partout : au pied des murets, sous la forme de guirlandes ou de couronnes dans les cheveux des personnages.

## Le jardin de Livia

Cette salle m'en rappelle une autre. Une des plus belles chambres du monde. Cette fois, je m'envole pour Rome. Me voici au centre du *Jardin de Livia*. Par le passé, j'ai beaucoup étudié cette fabuleuse fresque.

Livia était l'épouse d'Auguste. Dans sa villa à Prima Porta, à l'extérieur de Rome, elle a creusé une salle de grande dimension, six mètres sur douze. On y descendait par un escalier. On s'y installait sans doute pour quelques libations à la lueur des braséros. Tandis que les convives se régalaient de mets délicats, leur regard pouvait se perdre dans la contemplation d'un jardin peint sur les quatre murs. Il s'agit d'un verger abritant des grenadiers et des cognassiers. Il y a également un chêne, si mes souvenirs sont exacts, un pin parasol et des lauriers, symboles de la victoire. Je me souviens que le jardinier a planté plusieurs arbres très exotiques pour un Romain de l'an 20 après Jésus-Christ : des sapins qui à l'époque ne se trouvaient que dans les montagnes. Un geai troque une branche de laurier

pour celle d'un cognassier. Une colombe (qui n'a bien sûr aucune connotation chrétienne) se cache dans un bosquet. J'ai tellement regardé cette fresque que je la connais presque par cœur. Je me souviens de la cage d'oiseau, posée sur le parapet peint en trompe l'œil, séparant notre monde de ce jardin idéal où les arbres sont en fleurs et en fruits en même temps. Mais le détail le plus étonnant est la présence de stalactites tombant du plafond. L'artiste a voulu représenter une grotte. Nous sommes sous terre, dans une grotte bien fraîche et nous contemplons le monde en trompe l'œil. Allusion à Platon ou simple plaisir des yeux ?

On m'a raconté qu'à l'époque d'Auguste, les plus grands spécialistes de fresques venaient d'Alexandrie. Nul doute que l'impératrice a fait venir les meilleurs fresquistes. Comme le *Jardin de Livia* est enterré, les peintures n'ont subi aucun dommage au fil des siècles. Lorsque les archéologues les ont découvertes au milieu de XIX<sup>e</sup> siècle, ils sont restés bouche bée. Plus tard, deux bombes de la Seconde Guerre mondiale ont failli réduire ce chef-d'œuvre de l'Antiquité en miettes. Enfin les fresques ont été détachées des parois dans les années 50 et installées au Musée national romain, à deux pas de la gare centrale de Rome.

## La mère des muses

Assis sur le muret, je lève le bras et attrape une grenade, fruit de Vénus. Une colombe roucoule à mes pieds. Le vent frais agite les feuilles du laurier.

La mémoire est un muscle que notre époque a rendu totalement avachi. Ou plutôt, nous avons délégué la mémoire. Elle se cache dans notre smart-

phone qui se rappelle les numéros de téléphone de centaines de personnes, dans nos ordinateurs qui mémorisent des milliers de photos, des listes et des documents. Mais si actuellement je voyage à Rome sans bouger de mon banc, c'est grâce à ma mémoire. C'est encore moins cher qu'avec easyjet !

Je me souviens que Mnémosyne, la mémoire, était la mère des muses chez les Grecs. D'elle découlaient tous les arts. Mnémosyne régnait en souveraine sur de nombreuses activités humaines. Comme il n'existait pas de feuilles A4 vendues par blocs de 500, les discours, les plaidoiries, les éloges funèbres se prononçaient de mémoire.

Je me souviens que les Anciens ont développé l'art de la mémoire. Une méthode mnémotechnique consistait à associer les différentes parties d'une architecture avec les principales parties d'un discours. Le bâtiment pouvait être réel ; dans ce cas l'orateur déambulait régulièrement dans cet espace au point de le connaître par cœur. Mais il pouvait également s'agir d'un espace imaginaire.

Un exemple ? Si un sénateur devait faire un discours qui débutait par une menace, il plaçait mentalement une épée au sommet d'une colonne. Ensuite, s'il enchaînait avec une métaphore sur les marins, le sénateur posait une ancre au milieu du péristyle. Et ainsi de suite. Le jardin intérieur devenait ainsi un lieu fantastique, « le palais de la mémoire », un terme inventé à la Renaissance, époque marquée par la redécouverte de l'Antiquité et du néoplatonisme.

Il me faut avouer néanmoins qu'assis sur mon banc je ne me déplace pas dans le *Jardin de Livia* par associations d'idées. Je me souviens simplement de la présence de différentes essences d'arbres. Mais si je devais déambuler

dans ce jardin, alors là oui, j'inventerais sans doute une méthode mnémotechnique proche de l'art de la mémoire.

## Vieillesse et enfance

A ce propos, en 2010, Tony Judt a publié un livre hors du commun : *The Memory chalet* (traduit deux ans plus tard en français aux éditions Héloïse d'Ormesson : *Le chalet de la mémoire*). A la fin de sa vie, le grand historien britannique a été atteint d'une maladie neurodégénérative. Il composait donc ses textes dans sa tête en recourant au palais de la mémoire. Ou plutôt au chalet de son enfance, que ses parents louaient à Chesières, dans les Alpes vaudoises. Il dictait ses textes depuis son lit, en déambulant dans le chalet. Il s'agit du tout dernier ouvrage de Tony Judt. La vieillesse et l'enfance se mélangent dans un jardin intérieur bouleversant.

Je m'étire longuement avant de quitter mon banc sur lequel je suis resté jusqu'au coucher du soleil. Je reprends ma voiture. Pour retourner à la maison, par automatisme, j'enclenche le GPS. « Au prochain giratoire, m'informe-t-il, prendre la troisième sortie. Continuer tout droit pendant quatre kilomètres, puis... » J'éteins l'appareil. Pour une fois, je vais faire un effort de mémoire...

**E.**

## Dieu et homme

*On m'a demandé récemment : « Que représente pour toi la personne de Jésus ? » A ma grande humiliation - et peut-être pour mon illumination - j'ai réalisé que je ne savais pas répondre. Ai-je une relation personnelle avec Jésus ? Je crois - c'est ma foi - que Jésus a une relation avec moi, mais la réciproque est-elle vraie ? Au jour le jour, ma principale préoccupation n'est pas de revêtir l'esprit du Christ, ni de lui révéler tout ce qui m'arrive, comme à un compagnon de tous les instants. Ma préoccupation principale est plutôt d'essayer d'éviter les blessures et les ennuis de la vie quotidienne...*

*On peut cependant interpréter cette question de façon plus objective : « Comment perçois-tu Jésus de Nazareth ? » Je le perçois tel que l'Eglise me le présente à travers l'Ecriture et la Tradition apostolique : Jésus comme vrai Dieu et vrai homme, une personne avec deux natures, sans séparation, sans confusion et sans changement. Je prends au mot cet enseignement, très littéralement. Quand nous affirmons que Jésus est vrai Dieu, il faut l'affirmer absolument. Quand nous affirmons que Jésus est vrai homme, cela aussi doit être compris absolument. Il est une des personnes de la Sainte Trinité, cette Trinité qui fit trembler le mont Sinaï de son tonnerre et devant laquelle les Séraphins se voilent la face ; et pourtant il devint simple ouvrier dans un pays opprimé, occupé par l'armée Romaine, il fut traîné à travers les rues de Jérusalem dans l'ignominie d'un échec total et finalement exécuté comme agitateur politique.*

*Il ne faut édulcorer ni l'une ni l'autre de ces affirmations, quoique, psychologiquement, il soit impossible de les comprendre simultanément. Quand nous parlons du mystère de l'Incarnation, nous adoptons inévitablement l'un ou l'autre de ces deux points de vue. Parfois nous sommes choqués par le fait que Dieu soit cet homme-là, parfois par le fait que cet homme-là soit Dieu. Notre*

*foi ne nous demande pas de réconcilier ces deux absolus, elle nous demande seulement d'affirmer l'un et l'autre.*

*Cet homme qui s'affaissa, épuisé, assoiffé, au bord d'un puits en Samarie, c'était le Verbe co-éternel par lequel tout a été fait. Et lorsqu'on affirme que Jésus est vraiment homme, je pense que cela s'applique non seulement à sa nature humaine, mais aussi à sa destinée d'homme. L'adage de saint Athanase - « ce qui n'a pas été assumé n'a pas été racheté » - adage qui devint la règle de l'orthodoxie durant les controverses christologiques, s'applique également à la façon dont Dieu a choisi d'être homme. Tout homme évolue, est formé par son environnement, a peur, hésite, passe par de bons et de mauvais moments. Tout cela fait partie de la condition humaine, limitée et vulnérable. Notre Dieu ne jouait pas à être homme. La nature humaine intégrée à la seconde Personne de la Trinité n'est pas une nature humaine abstraite ; elle provint de la chair de Marie de Nazareth, lorsque Quirinus était gouverneur de Syrie.*

*Par conséquent, lorsque nous parlons de la réalité de l'humanité historique de Jésus, nous centrons notre attention sur cet aspect précis d'un mystère qui scandalise : une personne de la sainte Trinité est véritablement devenue notre frère, semblable à nous en toute chose excepté le péché, et nous devons accepter toutes les implications de ce fait.*

**Jerry Ryan**  
Winthrop, MA (USA)  
(traduction : Janine Langon)

# Curiosité et profondeur

**Jacqueline Kelen,**  
*Sois comme un Roi  
dans ton cœur,*  
Genève, Labor et  
Fides 2015, 164 p.

Interviewée par la journaliste Anne Ducrocq (*La Vie, Le monde des religions...*), Jacqueline Kelen, ancienne productrice de France Culture qui a déjà publié plus de trente livres consacrés aux grands mythes et aux figures mystiques, dit d'emblée que la vie privée ressemble à un jardin : il n'est pas interdit d'y entrer mais ce n'est pas un espace public que tous peuvent fouler. Nous voilà avertis, son jardin intime restera secret... car l'intériorité « c'est avant tout l'histoire entre Dieu et mon âme ». Une histoire qui tantôt ressemble aux plaintes de Job ou aux lamentations de Jérémie, tantôt prend le cours du *Cantique des Cantiques*.

Dès l'enfance, Jacqueline Kelen a le sentiment de venir de très loin, comme si elle avait déjà vécu des siècles. La nostalgie, dit-elle, ce n'est pas une vague tristesse ni le regret d'un passé révolu, mais le mal du retour vers son véritable royaume. Parlant de culture, qu'elle qualifie d'essentielle, elle dit qu'elle ne repose pas sur une accumulation de spectacles, de concerts, de visites de musées, mais sur une curiosité personnelle, la soif de découvrir, de rencontrer, d'être surpris et dépaysé. Et les pages se suivent, toutes plus belles les unes que les autres. La langue orale de l'interviewée est aussi légère, délicate, élégante, pleine de poésie que celle écrite à laquelle elle nous a habitués.

Ce qui la frappe en observant ses contemporains, c'est qu'ils sont de plus en

plus encombrés, et de citer un proverbe yiddish : « Un linceul n'a pas de poches ! » Elle parle de son enfance, de ses études, de son travail à France Culture, de sa soif d'écrire. Sa curiosité à l'endroit des religions et des spiritualités du monde entier est inapaisée et elle cherche le fil d'or caché qui relie toutes les voies authentiquement spirituelles. La religion, dit-elle, relie, le rituel délie et la mystique unifie.

Mais loin d'elle l'idée d'exercer une maternité spirituelle. Si « mon existence porte des fruits spirituels, Dieu seul en est témoin ». Elle espère simplement donner envie à chacun de s'aventurer dans l'amour et la connaissance, en stimulant la curiosité, le courage de réfléchir et d'approfondir. Parfois, elle se demande si elle est dans la ligne enseignée par l'Eglise ou si elle est gnostique ! En tous cas, elle s'en prend aux faux gourous, aux marchands de bien-être qui exploitent la confiance des gens. La religion n'a pas pour but d'aider ou de faire du bien, mais de révéler la Vérité. Et de citer Socrate : « Vous pouvez tuer mon corps, vous ne pouvez pas nuire à mon âme. » Elle avoue que si elle parle et écrit, c'est pour réveiller les consciences et les ranimer, pour rappeler la Transcendance.

Dans un dernier chapitre où il est question de sainteté, elle redit l'ordre pressant de Jésus : « Viens et suis moi. »

**Marie-Luce Dayer**

# Un géant de l'Histoire

Les engagements tous azimuts de Vincent de Paul entre 1617 et 1660 le décrivent comme un homme d'exception, tant sur le plan civil que dans le contexte religieux de l'époque. Sa foi en la Providence et son humilité en toutes circonstances donnent un relief rayonnant à ses initiatives.

L'historienne Marie-Joëlle Guillaume précise : « De 1633 à 1648, il fait figure d'homme-orchestre de la charité. Au cours de la décennie, il sera à la fois supérieur de la congrégation de la Mission, directeur de Saint-Lazare, supérieur des Filles de la Charité, aumônier général des galères, supérieur de la Visitation de Paris, directeur des Dames de la Charité de l'Hôtel-Dieu, président de la Conférence des Mardis, organisateur et directeur des confréries de la Charité. Quant à la seconde décennie, qui va de la mort de Louis XIII à la fin de la Fronde, elle est le théâtre d'une extension et d'une ascension remarquables du faisceau de ses activités. » Il se déplace, il écrit, il demeure sur le terrain en contact avec les chefs, la reine, les personnes de haut rang, il garde le souci de rencontrer personnellement les paysans et les pauvres. Il a le don de susciter des bénévoles, de partager ses engagements et d'assurer le suivi dans le détail.

La France de cette période connaît un chaos indescriptible: la guerre de Trente ans, la famine, la maladie et une hécatombe. Vincent de Paul cherche

par tous les moyens à obtenir la paix ; il ose des démarches audacieuses. Quant aux Filles de la Charité et aux Lazaristes, ils transforment le tissu social. La lecture de ces innombrables récits donne l'impression d'une révolution silencieuse, avec des ramifications en Italie, dans les Iles Britanniques, en Tunisie et à Madagascar.

Un aspect lumineux transparait à travers des faits et gestes de Vincent de Paul, qui laissent deviner l'ampleur de son rayonnement : déjà « dans son siècle, les œuvres nées de lui pèsent d'un poids d'humanité que les chiffres peinent à décrire », écrit l'auteure.

Un événement important : la rencontre à Paris, en 1618, de François de Sales et de Vincent de Paul, à l'origine d'une forte amitié, écourtée par le décès de François en 1622. Vincent écrit : « Il avait une si grande bonté que celle de Dieu se voyait sensiblement à travers la sienne. »

Par son souci d'exactitude, l'auteure, spécialiste du XVII<sup>e</sup> siècle, nous conduit à travers des situations parfois surprenantes. Son écriture vivante facilite notre immersion dans le temps. Faire route avec Vincent de Paul, ce grand personnage, ce *saint du Grand Siècle*, c'est retrouver avec beauté sa confiance totale en Dieu et sa sollicitude inconditionnelle envers chacun.

**Willy Vogelsanger**

**Marie-Joëlle Guillaume,**  
*Vincent de Paul. Un saint au Grand Siècle,*  
Paris, Librairie Académique Perrin  
2015, 490 p.



## ■ Littérature

**Auguste Pavie**  
**Contes populaires du Cambodge,  
du Laos et du Siam**illustrations d'Amélie Strobino  
Genève, Olizane 2016, 172 p.

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Auguste Pavie (né en 1847), explorateur breton, passa 25 ans en Indochine au service de l'administration coloniale française. Au contraire de nombre de ses contemporains, il développa, au cours de ses longs séjours, un véritable intérêt et une réelle empathie pour les populations locales. Au fur et à mesure de ses rencontres, dans sa recherche de signification des lieux géographiques qu'il traversait, il recueillit des contes, qu'il se fit raconter : princes et princesses, dragons, reine des yaks, génies...

On retrouve dans ces récits le substrat de l'humain et de son histoire : amour, jalousie, affrontements, mariages, enlèvements, châtements, guerres, violence... Du fantastique, issu du bouddhisme et de l'hindouisme. Ainsi la vérité engendre le bonheur, la morale retrouve ses droits.

Nous accompagnons l'auteur dans ses rencontres avec un vieillard au regard doux, un vieux sage, un prince laotien ou ses amis khmers. Nous assistons avec lui à la lecture d'un vieux manuscrit en feuilles de palmier, au milieu d'un auditoire attentif. Nous sommes là, nous écoutons la magie des contes.

Les excellentes illustrations d'Amélie Strobino sont en symbiose avec les textes et la mythologie. Un moment de rêve et de dépaysement.

Marie-Thérèse Bouchardy

## ■ Religions

**Gérard Mordillat et Jérôme Prieur**  
**Jésus selon Mahomet**

Paris, Seuil/Arte éditions 2015, 276 p.

Intéressante prospection, bien fouillée, sur un argument que le titre du livre ne rend pas tout-à-fait : la formation du Coran et le rôle de Mahomet et du calife Abd al-Malik dans la naissance et la croissance de l'islam, par le biais d'une inspection du maté-

riau biblique dans le Livre. C'est une enquête érudite (comme savent le faire les auteurs), « dépassionnée » et pour le coup plutôt captivante.

Gérard Mordillat et Jérôme Prieur élargissent leur panorama au Coran, aux hadith, aux juifs, à la Bible, etc., et ne s'en tiennent pas seulement à Jésus. C'est un travail dans le champ sémantique des deux héros Jésus et Mahomet auquel nous sommes invités, en huit chapitres découlant les uns des autres. Il manque peut-être une vraie conclusion, ce qui n'ôte rien à la surprenante pointe du dernier chapitre ! Un livre en parallèle à la bonne série documentaire télévisée réalisée en 2015 par les mêmes auteurs et produite par Archipel 33 et Arte France : *Jésus et l'islam*.

Thierry Schelling

**Carlo Maria Martini****Fils d'Abraham***L'islam et nous*

Paris, Parole et Silence 2015, 116 p.

Le livre propose deux discours de feu le cardinal Martini (1927-2012), prononcés à l'occasion de la fête de saint Ambroise en 1990 et en 2001. Dans le premier, *Nous et l'islam*, le jésuite italien se demande d'abord si le dialogue interreligieux est possible. Puis il affirme que pour comprendre l'islam en profondeur, il est nécessaire de le penser comme religion. Et il pose d'autres questions : l'islam sera-t-il sécularisé en Europe ? quel dialogue est-il possible dans nos pays ? l'Eglise doit-elle renoncer à offrir l'Evangile aux musulmans ?

Le cardinal Martini se réfère à Vatican II, en particulier à *Lumen gentium* et à *Nostra aetate*, et à Jean Paul II qui voyait une convergence entre le dialogue interreligieux et la conscience de sa propre foi. L'auteur relève que la justice est une valeur affirmée par l'islam et que Dieu a primauté sur toutes choses. Il souhaite que les musulmans engagent aussi une réflexion historico-critique sur leurs sources religieuses et théologiques. Il s'agit bien de se reconnaître dans le socle commun de la foi d'Abraham. Du temps d'Ambroise, il n'y avait pas de prosélytisme, mais une communauté façonnée par l'Evangile et marquée par la charité.

Dans le deuxième discours, prononcé trois mois après le 11 septembre, Carlo Maria Martini traite de *Terrorisme, représailles, légitime défense, guerre et paix*. Il s'appuie sur le passage de Luc 1-5 où des questions sont posées à Jésus à propos des Galiléens massacrés avec leurs victimes par Pilate. Jésus renvoie à la connivence intérieure de chacun avec la violence et le mal, et en appelle à la repentance. Deux textes stimulants qui gardent toute leur actualité.

Jean-Daniel Farine

## ■ Théologie

**Damiano Modena**  
**La théologie du cardinal Martini**  
**Le mystère au cœur de l'histoire**  
 préface du cardinal Martini  
 postface de Mgr Forte  
 Namur, Lessius 2015, 320 p.

Le cardinal Carlo Maria Martini, archevêque de Milan de 1980 à 2002, est une des grandes et belles figures de l'Eglise italienne et universelle. Le livre de Damiano Modena, dans la traduction de Christine Prato et Maurice Gilbert sj, présente pour l'essentiel le théologien, c'est-à-dire l'exégète, le spécialiste des Ecritures. Mais avec l'assentiment de l'intéressé, il tente une synthèse dogmatique profondément spirituelle : « La spiritualité est cette force intérieure qui anime l'homme et le rend vivant : elle est la chaleur qui fait fondre la glace dans laquelle vit l'homme contemporain », et radicalement trinitaire : « La sainteté chrétienne, décrite par les béatitudes, veut dire que le baptême nous immerge dans l'amour du Père, dans l'imitation et dans la grâce du Fils et dans la puissance de l'Esprit saint. » C'est à l'occasion de riches réflexions sur le ministère du cardinal que l'auteur commente les aspects ecclésiologiques de la théologie de Martini. « L'Eglise qui naît à la Pentecôte est missionnaire et œcuménique. L'engagement œcuménique a été contextuellement dirigé par le principe selon lequel l'unité n'est pas le fruit de la tolérance réciproque : le Christ attend des Eglises un témoignage commun. » Or, l'œcuménisme conduisant au dialogue interreligieux, c'est à la place que prend l'islam dans la société européenne que

sont vouées des réflexions pertinentes, ainsi qu'à la nécessité de disciplines culturelles, langagières, indispensables au vrai « dialogue ».

Quant à l'Eglise de demain : « L'attitude de fond de l'Eglise doit se stabiliser à deux niveaux : une grande ouverture spirituelle et intellectuelle, et une grande souplesse d'action qui permette de répondre aux défis, au fur et à mesure qu'ils se présentent. » Jamais le spirituel n'est séparé de l'intellect. Là est le secret de la profondeur éclairante de Martini.

Philibert Secretan

**Joseph Doré**  
**Jésus expliqué à tous**  
 Paris, Seuil 2015, 156 p.

« Même si ce petit livre se veut d'abord informatif et pédagogique, il ne fait aucune impasse, tenant compte des avancées non seulement de l'histoire mais de ce qu'on pratique depuis plus de quatre siècles, l'exégèse critique. Autant dire que nous avons là un modèle du genre », écrit Pierre Gibert sj (in *Etudes*, juillet 2015). Joseph Doré, ancien archevêque de Strasbourg, théologien, auteur de plusieurs ouvrages, offre un portrait surprenant de Jésus, bien au-delà de ce que nous savons déjà.

Sur le fond, les descriptions de sa vie en Palestine soulignent ce caractère très humain, original par certains côtés et assez tranchant par rapport aux chefs religieux. La résurrection de Jésus révèle son vrai sens quand Jésus parle de « Fils de Dieu » et de « Fils de l'homme ». Il est homme et vraiment Dieu. La vie de Jésus relue après la résurrection manifeste une autre tonalité, comme le souligne Hans Küng dans *Jésus* (Seuil)

Sur la forme, l'auteur excelle dans sa manière simple et précise de partager, en différents fragments bien documentés, les divers aspects concernant Jésus et les débuts du christianisme. S'adressant à un large public, il met à la portée de chacun les résultats des recherches récentes : historicité, miracles, personnalité de Jésus, résurrection... Le lecteur revit les questionnements de l'époque et les conséquences concrètes.

Joseph Doré relève combien la connaissance de Jésus homme nous fait entrer dans le mystère de Dieu : « Nous devons toujours de nouveau, très lentement et très calmement, nous abîmer dans la vie, la parole, l'action, la souffrance et la mort de Jésus, pour connaître ce que Dieu promet et ce qu'il accomplit. Nous avons l'assurance que nous pouvons toujours vivre dans la proximité et la présence de Dieu et que cette vie pour nous est aussi une vie toute nouvelle. »

Willy Vogelsanger

## ■ Société

**Guy Aurenche**

*Justice sur la terre comme au ciel*

*Entretiens avec Chantal Joly*

Paris, Salvator 2016, 142 p.

Les livres de Guy Aurenche sont des « rendez-vous d'humanité ». Les droits humains et la foi chevillés au cœur, sa vie témoigne d'un service à la justice sociale, que ce soit en faveur de l'abolition de la torture à l'ACAT ou du développement et de la solidarité au sein du CCFD - Terre Solidaire. Il appelle à un « sursaut de conscience », en faisant entrer la verticalité de l'inspiration évangélique dans les combats humains. Aussi ponctue-t-il son entretien avec trois moments méditatifs : l'enfant prodigue, le jeune homme riche et la croix du Vendredi saint.

Pour rencontrer « l'humanité dans l'autre », Guy Aurenche veut faire respecter son honneur et sa dignité, avec une réciprocité dans l'écoute, tout en témoignant de l'espérance des chrétiens qui mettent leur « confiance en quelqu'un dont la fidélité est mille fois plus grande ». Son engagement lui fait partager cette confiance aussi bien avec les croyants qu'avec les non-croyants. On pourrait résumer ses propos en quelques mots : « se tenir en enfer sans désespérer, dans la solidarité et l'interdépendance ».

Je retrouve là tout ce que nous avons partagé dans notre engagement à l'ACAT. Guy Aurenche garde toujours sa ferveur pour une humanité réconciliée avec elle-même, quel que soit l'enfer où elle s'engloutit. Un témoignage pour raviver notre ardeur, au cœur même des désespérances.

Marie-Thérèse Bouchardy

## ■ Eglises

**Michel Grandjean**

*La Réforme*

*Matin du monde moderne*

Bière, Cabedita 2016, 92 p.

Une belle statue de Luther, la main posée sur la Bible, orne la couverture de ce petit mais riche volume. Les éditions Cabedita se sont fait connaître par des ouvrages soignés de théologie, de spiritualité et d'histoire religieuse. Ici, c'est Michel Grandjean, professeur à la Faculté de théologie protestante de Genève, qui présente la Réforme comme le matin du monde moderne.

Au fil de divers thèmes sont soulignés le souci de la personne, le respect de la liberté responsable, les conditions d'une démocratie ancrée dans les consciences et pourtant efficace. Cela ne signifie pas que le catholicisme soit resté figé dans le Moyen Age et que la protestantisme ne connaisse pas de stagnations dans des attitudes inadaptées au monde évolué. Cela signifie essentiellement que, dans l'évolution du monde vers ce que nous appelons la modernité, l'ébranlement de la Réforme a joué un rôle déterminant. Un rôle ineffaçable.

Ce petit livre m'inspire aussi l'idée que les énergies nécessaires pour résister aux démesures et aux inconsciences de la « modernité », et pour stimuler les forces libératrices de l'Évangile, sont à puiser dans une foi commune à la Réforme émancipatrice et à la Tradition catholique qui a suivi son propre chemin de réformes.

On trouve en fin d'ouvrage un panorama impressionnant des ouvrages parus chez ce même éditeur. Je signale des auteurs comme Daniel Marguerat et Maurice Zermatten, des thèmes comme l'évêché de Lausanne ou le Père Girard. Je me réjouis de lire *Marie, qui es-tu ? Un regard protestant*.

Philibert Secretan

**Association internationale pour la défense de la liberté religieuse**

« **Conscience et Liberté** », *Agents et ambassadeurs pour la paix. Protéger la liberté religieuse et la liberté d'expression. Volume III*, Bern, Association internationale pour la défense de la liberté religieuse 2016, 230 p.

**Barlow Michel**, *L'espérance. Un don gratuit de Dieu*, Bière, Cabédita 2016, 91 p.

**Barth Karl**, *L'Épître aux Romains*, Genève, Labor et Fides 2016, XII + 514 p.

**Bonfils Jean**, *Où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté (2 Cor 3,17)*, Paris, Parole et Silence 2016, 116 p.

**Bonvin Bernard**, *Regards croisés*, Le Mont-sur-Lausanne, Ouverture 2016, 176 p.

**Candrea Adina**, *Un amour inespéré. Juive, Roumaine et chrétienne*, Paris, Salvator 2016, 408 p.

**Capelle-Dumont Philippe**, *Dieu, bien entendu. Le génie intellectuel du christianisme*, Paris, Salvator 2016, 242 p.

**Chmakoff Macha**, *Les sept jours de la création. Les sept paroles du Christ en Croix*, Namur, Fidélité 2016, sans pagination.

\*\*\***Coll.**, *Recueillir l'héritage théologique de Benoît XVI*, Paris, Parole et Silence 2016, 276 p. [3226]

\*\*\***Coll.**, *La vie canoniale aujourd'hui : communauté et mission, sous la Règle de saint Augustin*, Paris, Parole et Silence 2016, 272 p. [3680]

\*\*\***Coll.**, *Paroles de foi et réalités éthiques. Quelles voies et quelles voix ?*, Lumen Vitae, Bruxelles 2016, 150 p. [3945]

\*\*\***Coll.**, *Culture et évangélisation. Le sens spirituel des cultures*, Paris, Parole et Silence 2016, 142 p. [5214]

\*\*\***Coll.**, *La miséricorde de Dieu sera-t-elle victorieuse ? Conférences et témoignages. Carême 2016*, Paris, Parole et Silence 2016, 296 p. [6791]

\*\*\***Coll.**, *Les étrangers volent-ils notre travail ? Et 14 autres questions impertinentes*, Genève, Labor et Fides 2016, 242 p. [7779]

**Delfieux Pierre-Marie**, *Les sept paroles du Christ en Croix. Chemin de Croix*, Paris, Parole et Silence 2016, 70 p.

**Delhez Charles**, *Tu peux changer le monde !*, Namur, Fidélité 2016, 320 p.

**Deniau Francis**, *Rencontres et ouverture à Dieu*, Paris, Parole et Silence 2016, 310 p.

**Descreux Jacques**, *L'Apocalypse de Jean. Une autopsie du mal*, Bière, Cabédita 2016, 93 p.

**Desjeux Xavier**, *Trouver dans ma vie ta présence. 40 pas vers la source d'eau vive*, Paris, Parole et Silence 2016, 182 p.

**Dijon Xavier**, *Les réfugiés*, Namur, Fidélité 2016, 124 p.

**François (=Jorge Mario Bergoglio)**, *Amoris laetitia. Exhortation apostolique post-synodale sur l'amour dans la famille*, St-Maurice, Saint-Augustin 2016, 243 p.

**Genin Pascal**, *Le choc des cosmologies. 2500 ans d'histoire. Perspectives théologiques*, Namur, Lessius 2016, 274 p.

**Kaleda Gleb**, *Arrêtez-vous sur vos chemins. Notes d'un aumônier de prison à Moscou (1992-1994)*, Genève, Syrtès 2016, 152 p.

**Le Gall Robert**, *Devenir le disciple que Jésus aimait. Lectures de saint Jean*, Paris, Parole et Silence 2016, 240 p.

**Lemardelé Christophe**, *Les cheveux du Nazir. De Samson à Jacques, frères de Jésus*, Paris, Cerf 2016, 280 p.

**Marguerat Daniel**, *Jésus et Matthieu. A la recherche du Jésus de l'histoire*, Mont-rouge/Genève, Bayard/Labor et Fides 2016, 312 p.

**Montcheuil Yves de**, *Leçons sur le Christ*, Namur, Lessius 2016, 224 p.

**Oriou Bénédicte**, *Rassure mes copains*, Namur, Fidélité 2016, 208 p.

**Steffens Martin**, *Rien que l'amour. Repères pour le martyr qui vient*, Paris, Salvator 2016, 94 p.

**Voillaume René, Recondo J. Maria**, *Le chemin de la prière*, Paris, Parole et Silence 2016, 230 p.

Richard Vachoux / Julien Lambert sj

## Rêverie de l'acteur solitaire

Arrivé aux frontières de l'existence, un grand acteur fait à son dernier élève une demande folle, celle de le mettre en scène pour l'éternité, en écrivant le personnage de sa vie. «Écris-moi», «Prolonge-moi», tels sont les mots adressés par Richard Vachoux à Julien Lambert, de cinquante ans son cadet. La demande est exaucée sous la forme de déclaration de foi, de doute et d'amour. Un monologue fantasque et grave, qui donne naissance à une réflexion animée par l'humour et l'amitié. *Rêverie de l'acteur solitaire* évoque l'épopée de Richard Vachoux, pionnier de la scène théâtrale genevoise et artisan passionné, qui aura donné sa vie pour un « Théâtre poétique ».



**Richard Vachoux** (1932-2012) a été directeur du *Théâtre de Poche*, puis de la *Comédie* de Genève. Fondateur du *Théâtre de l'Orangerie* et metteur en scène d'une centaine de spectacles, il était avant tout comédien, marquant de son empreinte les plus grands rôles du répertoire, parmi lesquels Perdican, Hamlet, Faust, Don Juan... **Julien Lambert sj** est étudiant en Lettres et critique théâtral lorsqu'il rencontre Richard Vachoux, en 2005. Quelques années plus tard, il entre au noviciat de Nuremberg et prononce ses premiers vœux de jésuite en septembre 2015. Ensemble, ils réalisent plusieurs spectacles.

Recevez le livre chez vous au prix préférentiel *choisir* en remplissant le bulletin ci-dessous  
ou en nous écrivant à [redaction@choisir.ch](mailto:redaction@choisir.ch)

-----  
Je commande (franco de port en Suisse)

\_\_\_\_\_ exemplaire(s) **Rêverie de l'acteur solitaire**  
Genève, Slatkine 2016, 178 p., ISBN 9782832107522, CHF 30.-

Nom et adresse : \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_

Date et signature : \_\_\_\_\_

Envoyer à : Revue culturelle *choisir*, rue Jacques-Dalphin 18, CH-1227 Carouge